

Bibliothèque numérique

medic@

**Lussauld, Charles. Apologie pour les
medecins contre ceux qui les
accusent de n'avoir point de religion**

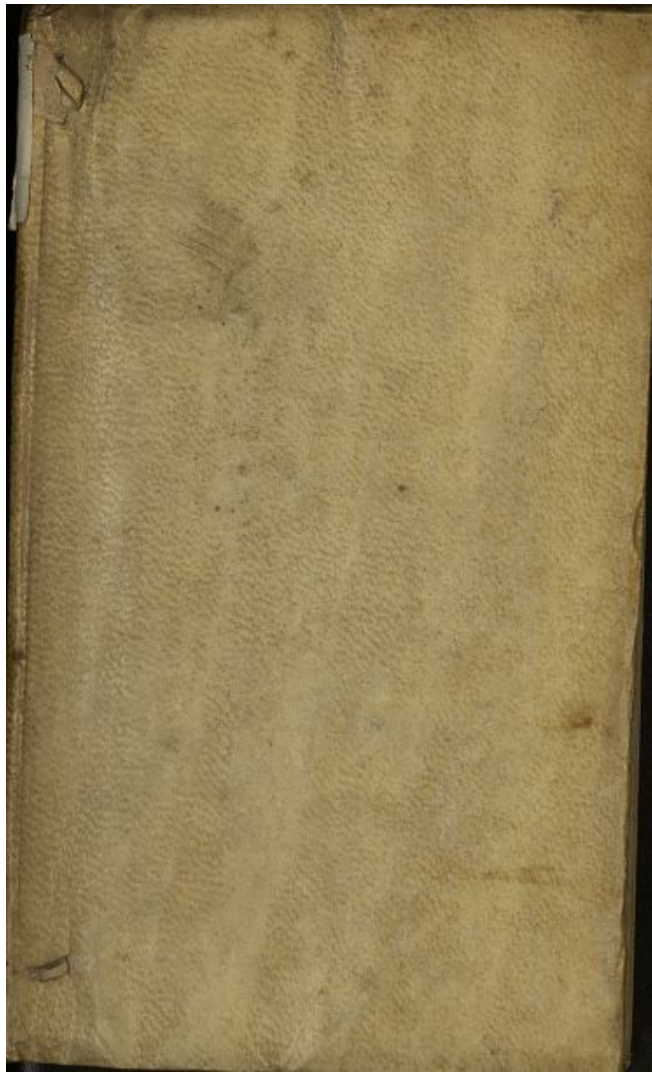
A Paris, chez Damien Foucault, 1663.

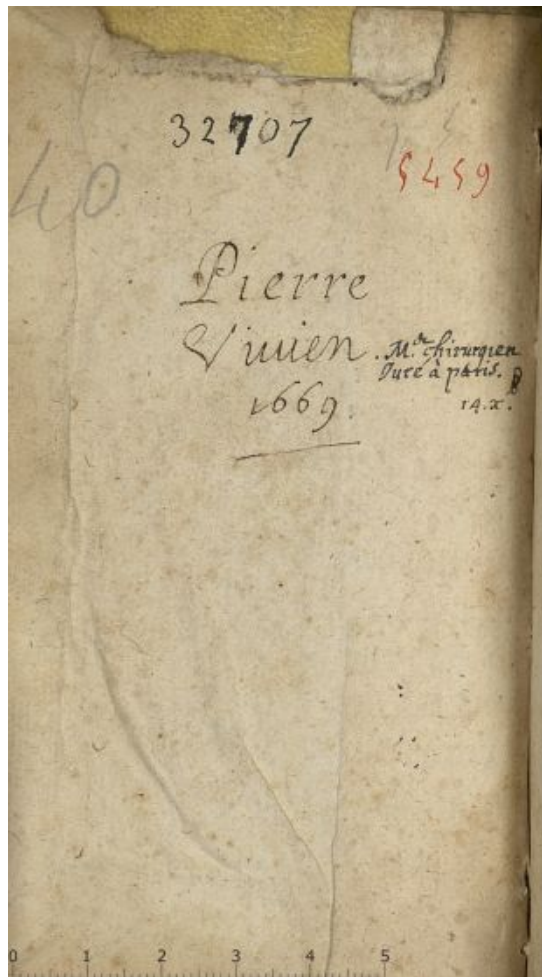
Cote : 32707



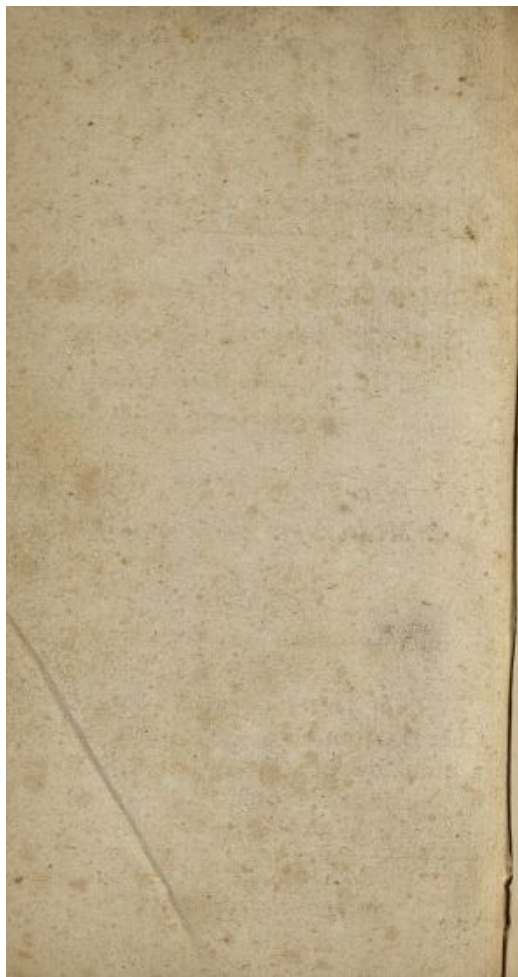
Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?32707>









52707
A P O L O G I E

P O U R

LES MEDECINS,

Contre ceux qui les accusent
de deferer trop à la Nature
& de n'auoir point de
Religion.

*Parle Sieur LVSSAVLD, Conseiller
& Medecin ordinaire du Roy.*



A P A R I S,

En la Boutique de P. ROCOLET,

Chez DAMIEN FOYCAULT, Impr. & Lib.
ordin. du Roy; Au Palais, en la gal-
lerie des Prisonniers, aux Armes
du Roy & de la Ville.

M. DC. LXIII.

Avec priuilege de sa Majesté

APOTHEQUE

POUR

LES MEDICINS

Contre ceux qui les accusent
de defter trop la Nature
& de n'avoir point de
Religion.

Par le Sieur L'ESNAU D'ORVILLE
Medecin ordinaire du Roy.



A PARIS

chez Jean Boudier de P. R. R. R. R.
chez Darnes Foyatier, Libraire & L'Im-
primeur du Roy: Au Palais, en la Sal-
le des Prisons, aux Armes
du Roy & de la Ville.

M. D. C. LXXII

chez les Libraires de la Ville



A MONSEIGNEVR
MESSIRE PHILIPPE
DE MONTAVT-DE-BENAC,
DVC DE NAVAILLES,
PAIR DE FRANCE,
Cheualier des Ordres du Roy, Capi-
taine Lieutenant de la Compagnie
des deux cent Cheuaux Legers de
la Garde ordinaire de Sa Majesté.



MONSEIGNEVR,

*Les Medecins de tous les siecles
& de tous les lieux du monde ,
ã ij*

EPISTRE.

viennent Vous demander l'honneur de vostre protection, contre leurs injustes Accusateurs.

Ils sçauent qu'il sied bien à la Valeur, de deffendre les Sçauans & les Innocens : Et ils sçauent encore, que quelque éleuée que soit la profession des Armes, au dessus de la Medecine ; Il y a neanmoins beaucoup de rapport de l'une à l'autre : Les fautes ne s'y reparent pas facilement, & on n'y manque iamais deux fois. La Prudence fondée sur ce qu'on a veu, & sur ce qu'on a appris, doit regler la charge d'un Capitaine, & l'employ d'un Medecin ; Et l'on reconnoist assez souuent, que le gain des batailles, & la guerison

EPISTRE.

des maladies dépendent de quelque-chose, qui est au dessus de l'homme.

Le dessein de cét Ouvrage, MONSEIGNEUR, est de faire voir, que les Medecins ont reconnu de tout tems, que cette souveraine conduite, qui paroist avec éclat dans les fonctions de la guerre, se remarque aussi dans le traitement des maladies.

Vous sçavez, MONSEIGNEUR, par vostre propre experience, & après estre monté par les degrez d'honneur au premier commandement des Armes, de quelle maniere la Divine Providence Vous y a conduit, & combien de fois elle vous y a preserué.

ã iij

EPISTRE.

Ce n'estoit pas assez, MONSEIGNEUR, que Vous fussiez élevé par une naissance illustre, & par les alliances des maisons d'Albret, de Navarre & de Foix; & qu'il y eust plus de huit cent ans que ceux de vostre nom fussent les principaux Gentils-hommes du pays de Bigorre, & de Bear, dès le temps qu'Inigo Ariste chassa les Sârazins de la Navarre.

Ce n'estoit pas assez non plus, que vos Ayeuls y eussent exercé avec éclat les Charges de Grand-Escuyer, de Grand Chambelan, & de Chef du Conseil des Roys de Navarre; Qu'il y en ait eu qui ayent esté Gouverneurs de Bear; Qui ayent fait construire la Forte-

EPISTRE.

resse de Nauarrains, & qui y ayent commandé. Qu'un de vos Ancêtres ait accompagné S. Louïs dans le Voyage de la Terre-Sainte, où combattant avec ardeur, il fut bleßé de plusieurs coups, & fait prisonnier par les Infideles. Que vostre Bis-ayeul ait mené à Henry-le-Grand à la Bataille de Coutras mille hommes de pied, & quatre cent Cheuaux à sès frais, qui contribuerent beaucoup au gain de cette signalée Victoire. Que quatre de vos Oncles, & trois de vos Freres ayent trouué une mort glorieuse en combattant contre les Ennemis de l'Estat.

Il falloit, MONSEIGNEVR,
y joindre toutes ces qualitez per-

ã ij

EPISTRE.

*sonnelles qui vous ont rendu si
commendable : Cette prudence &
ce courage qui ont éclaté dans tout
le cours de vostre vie.*

*Cette Prudence que vous fistes
paroiſtre, lors que commandant en
chef les Armées du Roy en Italie,
en l'année mil six cent cinquante-
neuf vous receustes les Ordres de
sa Majesté pour l'exécution du
Traité de Paix : Remistes aux Es-
pagnols en échange d'autres pla-
ces, les Villes de Mortare & de
Valence; Et fustes employé en qua-
lité d'Arbitre, & d'Ambassadeur
Extraordinaire vers les Princes
d'Italie, pour pacifier les differens
qui estoient pour lors entre le Duc
de Savoie & le Duc de Mantouë.*

EPISTRE.

Ce Courage qui Vous a fait ex-
poser à tant de hazards, & rece-
voir tant de blessures ; Qui Vous
fit en l'année mil six cent cinquante-cinq ravailler la place de S.
Gilain en Hainaut, en comman-
dant un corps de quatre mille hom-
mes, où estoient les Officiers de la
Maison du Roy. Qui Vous fit trou-
ver au Siege de Valenciennes, où
Vous commandiez trois mil hom-
mes. Qui Vous fit conduire à Mon-
medy une attaque où les Ennemis
se sentirent tellement poussez par
vostre Valeur, qu'ils furent con-
traints de se rendre. Ce courage,
qui vous signala au Siege d'Arras,
particulierement dans la journée
qu'on attaqua les Ennemis dans

EPISTRE.

leurs Lignes, & où vous commandiez en qualité de Lieutenant general.

C'est ce mesme courage, MONSEIGNEVR, que vous fistes paroistre peu de temps deuant la paix, lors que vous forçastes le passage de la Riuiere d'Adde, qui est d'une largeur extraordinaire, & fort rapide, d'un difficile abord, & au delà de laquelle il n'y auoit point de troupes qui eussent passé, depuis celles de François premier, qui estoit deffenduë par l'armée des ennemis, beaucoup plus nombreuse que celle que Vous commandiez; & où vous poussastes neantmoins les Ennemis si viuement, que vous les renuersastes iusques

EPISTRE.

dans les portes de la ville de Milan.

Cette action, MONSEIGNEUR, me remet dans la memoire celle de ce grand Capitaine Gaston de Foix, Oncle de vos Ayeuls, lors qu'il gagna la Bataille de Rauennes : Iy voy une mesme conduite, un mesme cœur, une mesme fureur guerriere : Et ce qu'il y a de difference est à vostre auantage. Quoy, MONSEIGNEUR, n'estoit-ce pas assez, après auoir passé cette impetueuse Riuiere d'auoir rompu les Ennemis ? Ils estoient en plus grand nombre que ceux que Vous commandiez ; Vos Soldats estoient encores tous degoutans de l'eau dont ils sortoient. Vous attaquiez

EPISTRE.

les Soldats d'une nation qui a obtenu de signalées Victoires dans l'un & dans l'autre Hemisphere, qui se sçavent mieux remettre en ordre, après avoir esté rompus, qu'aucuns qui soient dans l'Europe : Neantmoins Vous les poussez vous-mesme en personne jusques dans les portes de Milan, dont vous fistes brusler les Fauxbourgs. Ne craigniez-vous point quelque retour, & que par un reuers fatal ils ne trouuassent leur salut dans leur desespoir ? Mais les actions heroïques ne se reglent pas selon les maximes de la Politique ordinaire, & elles ont souvent des succez qui nous surprennent.

Aussi Dieu favorisa dans vostre

EPISTRE.

personne la justice des Armes du
Roy, & couronna la grandeur &
la hardiesse de cette belle action,
par de nouveaux lauriers; en ce
que ne vous arrestant point à ces
avantages si considerables; Vous
surmontant vous-mesmes, & in-
spirant la mesme ardeur à tous vos
Soldats, vous passastes le Tefin
& allastes prendre Mortare, une
des plus considerables & des plus
fortes places de l'Etat de Milan.

Il faut icy, MONSEIGNEUR,
reconnoistre les effets admirables
de cette Providence qui preside
dans tous les euenemens, qui vous
a tousiours si heureusement conser-
ué; & qui continuera sans doute
de vous favoriser de ces mesmes

EPISTRE.

*assistances, & de vous combler de
toutes ses graces. Ce sont les vœux
& les souhaits, MONSIEUR,
de celuy qui desire de
vous témoigner par ses respects &
par ses services, qu'il est inuiola-
blement,*

DE VOSTRE GRANDEVR,

*A Niort ce 15.
Mars 1663.*

Le Très-humble, & Très-
obeissant seruiteur,
CHARLES LYSSAVLD.



APOLOGIE

P O V R

LES MEDECINS.

CONTRE CEUX QUI
*les accusent de deferer trop
 à la Nature, & de n'a-
 voir point de Religion.*



N ne sçauroit rien
 s'imaginer qui in-
 teresse dauantage
 les Medecins, ny qui
 leur doiue estre plus
 sensible, que l'accusation dont

A

ie pretens de les défendre en ce Traitté ; veu que si elle étoit véritable , ils seroient avec justice l'objet de la haine du monde, & de la malediction du Ciel.

Il n'y a point de nation qui n'ait emprainte la créance de la Diuinité; ny d'homme qui étant touché de quelque affliction, n'éleue son cœur, & ses mains en haut, pour implorer le secours de cette puissance qu'il croit y estre, & presider aux choses qui luy peuuent nuire, ou donner du soulagement.

Que si le reste des hommes, reconnoissant cette Diuinité bienfaisante, les seuls Medecins ne la confessoient point; on les auroit en detestation;

pour les Medecins. 3

& ne voudroit-on auoir aucun commerce avec eux.

C'est vne opinion communément receüe, que ceux qui rendent plus de respect à cet être independant, & qui en toutes leurs actions, & en tous leurs desseins ont son honneur & sa gloire, pour but, & pour fin principale, en sont fauorisez en toutes leurs entreprises.

Quand donc on dit que les Medecins ne croyent rien au dessus des étoiles, on oste le principal fondement, de la confiance, qu'on doit auoir en eux, qui vient de la persuasion qu'on a que la benediction viendra d'en-haut, sur ce qu'ils prescriront, n'étant pas facile d'auoir cet-

A ij

4 *Apologie*
te créance si on les confide-
re comme des gens , qui non
seulement ne defèrent pas à
cette premiere cause, l'honneur
qui luy est deu, mais qui mêmes
ne la veulent pas reconnoistre.
Et ainsi on oste aux remedes
vn moyen très-necessaire pour
leur operation , puis que la
confiance réueillant les esprits,
les rend vifs & actifs , les fait
concourir à l'operation des re-
medes , & rend tout le corps
plus propre à recevoir leur im-
pression ; Et partant, quand on
accuse les Medecins de n'auoir
point de pieté , on les blesse
en la partie qui leur doit estre
la plus sensible.

Mais pourquoy les Medecins
seuls, entre tous les hommes ,
ne reconnoistroient-ils pas

pour les Medecins. 5

qu'il y a vn Dieu, & que sa puissance & sa conduite influent sur ce qu'ils entreprennent, & sur ce qu'ils font? leur manque-t-il quelque lumiere, qui empesche que leur entendement ne puisse monter iusqu'à cette premiere cause? ou bien est-ce que leur profession les attachant aux causes prochaines des effets, fait qu'ils ne puissent paruenir iusqu'à la Cause Souueraine?

Il n'y a point de sujet de croire que ceux qui doiuent estre Medecins, n'ayent pas les memes facultez que les autres hommes, pour paruenir à la connoissance de la premiere origine de leur estre: Et pour ce qui regarde leur profession: Il faut auant que de s'y adon-

A iij

ner, qu'on estude la science de la Nature, & quand ils y sont paruenus, ils regardent comme leur objet particulier l'homme, qu'ils veulent conseruer en santé; ou auquel ils la veulent donner s'il ne l'a pas. En tous ces diuers égars, les Medecins ont de l'aduantage, pour estre conduits à la connoissance de la Diuinité.

Neanmoins les Peuples n'ont pas laissé d'accuser les Medecins d'estre Athées, & de n'auoir point de religion; Mais s'il faloit s'arrester à ces discours du vulgaire; l'on ne liroit ny l'Escriture Sainte, ny les Liures de la Iurisprudence; Selon eux, le premier fait les heretiques, & le second les chica-

pour les Medecins. 7

neurs. Il faut examiner le tout par la raison, & des personnes de poids ne se doiuent pas laisser emporter à ce torrent.

Ainsi il y a sujet de s'estonner qu'un personnage docte, & qui a acquis de la reputation, de-diant à un Medecin un discours qu'il auoit prononcé en une grande assemblée, le louë entre autres choses, de ce qu'il a une *vraye pieté dans une profession où plusieurs donnent trop à la Nature, au prejudice de son Auteur*; comme si c'estoit une chose extraordinaire aux Medecins, d'auoir de la pieté, & que ces defauts, dont il veut exempter son amy, fussent attachez à leur profession; & qu'on ne s'en pût garantir, que par des lumieres extraor-

A iij

dinaires, ou par vne grace particuliere d'enhaut ; à peu près, comme si on louïoit vne personne de resister à vn air empesté, ou par la vigueur de sa complexion, ou par la faueur du Ciel.

Le mesme Autheur encherit encore par dessus, dans sa Morale Chrestienne : Il dit franchement *qu'on accuse les Medecins de deferer tout à la Nature ; & d'auoir peu de Religion ;* Mais quelle raison apporte-t-il de son injuste accusation ? quelle preuue en donne-t-il ? sans doute qu'il se courira de la multitude ; & (comme il est très-difficile de se déprendre de ce qu'on entend dire, & de se liberer des erreurs populaires) il apportera

pour les Medecins. 9

pour garant de ce qu'il avance, le peuple, qui a fait vn proverbe de la Religion des Medecins, pour dire qu'ils n'en ont point.

Il est bien vray que ces opinions qui ont vogue parmy le peuple, ont d'ordinaire quelque fondement ; mais il est vray aussi qu'il arriue le plus fouuent, quand la cause en est examinée, qu'elle se trouue fort éloignée de ce qu'on en veut inferer. Ainsi ceux de la Ville d'Abdere, disoient que Democrite estoit hors de son bon sens, parce qu'ils voyoient qu'il auoit des sentimens ; qui n'estoient pas conformes aux leurs, & qu'il ne raisonnoit pas comme eux : Neantmoins Hippocrate, après

A V

l'auoir bien considéré, prononça hautement qu'il estoit fort sage, & doié d'une force d'esprit admirable; & que ceux qui l'auoient enuoyé querir, pour traiter Democrite, comme ayant l'esprit troublé, auoient eux-mesmes besoin d'estre ramenez à la droite raison.

Il en est de mesme, de l'accusation que le peuple fait contre les Medecins; si la source d'où elle procede, est bien conuë, on confessera que bien loin, que les Medecins puissent estre Athées, & que ce qu'ils attribuent à la Nature, soit au prejudice de son Auteur, qu'au contraire il n'y a profession au monde, qui nous conduise mieux à la connoissance de la Diuinité.

pour les Medecins. II

C'est ce que ie pretens de faire voir icy, avec l'aide de cette Souueraine Sageſſe ; & pour cét effet, ie diuiſeray ce Traicté en deux parties.

Dans la premiere, ie montreray que les Medecins ont eſté conduits à la connoiſſance de Dieu: Premièrement par la veüe des choſes naturelles, & par leur dépendance. En ſecond lieu, en conſiderant la ſucceſſion des choſes viuantes, & le moyen de leur generation, principalement celle de l'homme. Et à ce ſujet, ie remonteray iuſqu'à l'eſtabliſſement de la Nature, & de ſes Loix. En troiſième lieu, par l'inspection du Corps humain, qui eſt le propre ſujet de la Medecine. Enfin ie feray voir que par la

A vj

connoissance des maladies, & par leur guérison, les Medecins ont connu, non seulement qu'il y auoit vn Dieu, mais aussi qu'il y agissoit.

Dans la seconde partie de ce Traitté; ie decouuriray la source de ce dire : *Que les Medecins n'ont point de Religion, & qu'ils déferent trop à la Nature.* Et ensuite nous dirons quel a esté le sujet de sa continuation. D'où nous concludrons le contraire de l'accusation que le peuple fait contre les Medecins.

Or le raisonnement que ie feray, peut naistre en la pensée de tout homme qui y songera attentiuement. Il seroit receuable aujourd'huy à Rome, & à la Mecque; comme il l'eust

pour les Medecins. 13
esté à Athenes , du temps de
Socrate ; & à Ierusalem , du
temps de Salomon ; Aussi mon-
treray - je dans la suite , que
les Medecins , tant Iuifs que
Payens , tant Chrestiens que
Mahometans , ont eu recours à
Dieu dans le traitement de
leurs malades.





PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*QUE LES MEDECINS
ont connu par les choses
naturelles, Qu'il y a un
Dieu, Et qu'il en est l'Au-
teur.*

IL n'y a personne qui ne fa-
che que ceux qui font pro-
fession de la Medecine, doiuent
auoir vne exacte connoissance
des choses naturelles : Aussi en
certains endroits, font-ils nom-
mez Physiciens, d'où vient ce

pour les Medecins. 15

dire assez connu, que le Medecin commence où le Physicien finit. Ainsi tout ce qui se dit, de ceux qui sont sçauans dans les choses de la Nature, se doit pareillement dire du Medecin.

Où il est certain que rien ne nous conduit, ny ne nous force si puissamment à confesser vne Diuinité, que la consideration de cét ordre admirable que nous voyons dans tout l'Univers. *Car les choses inuisibles de Dieu, sa puissance eternelle, & sa Diuinité se demontrent & se donnent à connoistre par la con-* AdRom.
v. 20.

Que si la connoissance des choses naturelle nous meine, comme par la main, à la Diuinité, les Medecins qui s'y appli-

quent par le deu de leur profes-
sion y doiuent seruir de guide
aux autres hommes; Et en leur
particulier, la reconnoistre, la
confesser, & luy rendre vn cul-
te religieux; La science de la
Nature, monstre qu'il y a vn
Dieu, par ses effets; ce qu'il
semble que les saintes Lettres
ne fassent pas; elles le suppo-
sent: Moyse commence ainsi
son ouvrage; *Dieu crea au com-
mencement le Ciel & la Terre;*
l'euidence de la chose luy fait
mettre pour constant qu'il y a
vn Dieu.

Ce n'est pas que ie pretende
que la connoissance du mon-
de, & des choses qui y sont,
soit suffisante pour nous ame-
ner à salut. Je veux seulement
dire, qu'elle nous conduit à

pour les Medecins. 17

vne premiere cause, qui est Dieu, duquel le monde est le temple, & où l'homme est introduit dès sa natiuité, pour y contempler des natures, non pas celles qui sont taillées de main d'homme, & qui n'ont aucun mouuement; mais bien celles que la diuine pensée a faites sensibles, pour représenter les intelligibles, ayant empreint en elles des principes de vigueur, & de mouuement; C'est à sçauoir le Soleil, la Lune, & les Estoilles, & les riuieres jettans tousiours eau fraische dehors; & la terre qui enuoye & fournit sans cesse la nourriture aux animaux, & aux plantes: On voit par là que les Elemens, le Ciel, & les Astres, nous font des miroirs, où nous deuous voir l'ar-

Plutarg.
du repos
de l'es-
prit. p. 233. tout
à la fin, à l'écrit.

tifice de celuy qui a ordonné toutes choses.

C'est certe mesme voye que Galen a fuiue, pour y paruenir. Il n'y a point de maison, (dit-il) qui n'ait son Architecte; il n'y a point d'Armée mise en ordre, qu'il n'y ait quelqu'un qui en ait pris le soin, & qui en ait la conduite; & dirons-nous que ce tout, si bien composé n'ait pas esté construit par quelque puissante intelligence? Que ses parties qui sont si bien arrangées, ne le soient pas par vne sagesse admirable? Il dit expressement en son Histoire Philosophique, que nous sommes venus à connoistre qu'il y a un Dieu, par la beauté qui reluit dans le Ciel, veu que le hazard ne fait rien de beau; mais l'industrie

c. 26.

pour les Medecins. 19

*de l'Ouvrier, & que nous le
connoissons, en considerant la
beauté de chaque Estoile; parti-
culierement celle du Soleil & de
la Lune, & leurs mouuemens re-
glez: Et vn peu plus haut il ^{c. 15.}
auoit dit, que Dieu est la cause
efficiente, l'Authour & l'Ou-
vrier de toutes les choses qui sont
& qui se font tous les jours.*

*C'est par là que les Philoso-
phes Payens ont reconnu qu'il
y auoit vn Dieu. Ce que Plu-
tarque nous apprend, disant
que les Sages de l'antiquité,
voyans qu'il n'y auoit rien au
Ciel, qu'on sceust reprendre, ny
negligence, ny desordre, ny con-
fusion au mouuement des Astres,
ny aux saisons de l'année, ny
à leur reuolution, ny au cours du
Soleil, à l'entour de la terre; qui*

*Au Trai-
té de la
Supersti-
tion.*

est la cause du jour, & de la nuit, ny à la nourriture des animaux, ny à la generation des fruits annuels de la terre, ont à bon droict pour ces considerations, & autres semblables, condamné de tout point l'impieté des Athées. C'est pourquoy l'Escrature sainte nous appelle si souvent à confiderer les faits du Seigneur, & les œuures de ses mains.

Pseau.
28.
Esaï. 5.

Ainsi par vn raisonnement qui monte de l'effet à la cause, nous connoissons que ces choses doiuent auoir vn Auteur, estant incompatible qu'une chose soit cause de soy-mesme. Le Soleil tout beau qu'il est, ne peut estre cette cause, & cét estre independant que nous cherchons, parce que nous le

pour les Medecins. 21

voyons determiné par sa cir-
conscription, & limité dans sa
puissance, que nous connois-
sons où il est, & où il n'est pas,
& que sa lumiere ne s'épand
qu'en certains lieux: C'est ve-
ritablement le plus noble de
tous les Etres, qui tombent
sous nos sens, agissant par tout,
& aydant à l'action des autres
agens de la Nature; mais avec
cela, il est comme vn esclaue,
faisant la tâche que son Maistre
luy a prescrite; Il est attaché
comme à vne rouë, faisant son
tour ordinaire, non pour son
bien, mais pour celuy de l'V-
niuers: son mouuement & ce-
luy de la Lune, cust esté sans
doute plus aisé & plus natu-
rel par l'Equateur: il leur en a
esté pourtant prescrit vn autre,

par vn cercle oblique, afin que leur influence, & les biens qui en découlent, fussent communi-
quez dans vne plus grande estenduë de país.

Il faut donc que cette essence qui luy a donné l'estre, & qui luy fait obseruer ces mouuemens si reglez, soit incomparablement plus noble que luy, & il nous conduit à reconnoistre celuy qui l'a fait ce qu'il est: Et nous auoüons, non seulement parce que le Psalmiste le dit, mais parce que nous en sommes pleinement & interieurement persuadez par l'euidence de la chose, que *les Cieux racontent la gloire de Dieu, & que le firmament annonce les œuvres de ses mains.*

Ps. 18.

Que si nous considerons l'en-

chaînuere des causes, iusqu'à ce qu'on soit venu à vne premiere, qui influë dans toutes les autres, & à laquelle pas vne ne contribuë rien, nous sommes encore par là conduits à la Diuinité: veu que c'est cette derniere, que nous appellons Dieu: & il est euident qu'il y a vne telle cause, parce qu'autrement il faudroit qu'il y en eust vn nombre infiny: ce qui n'est point, & qui ne se peut comprendre.

C'est cette chaîne que les Poëtes Payens representoient, tenant du Ciel en terre, & au haut de laquelle ils mettoient leur Iupiter. Il est vray qu'ils l'astraignoient à l'ordre que luy-mesme auoit estably: en sorte qu'il ne s'en pouuoit libe-

En la
vie de
Nicias.

rer, mais les mieux sensez ne le faisoient point, ainsi Platon soumettoit la necessité des causes naturelles à la puissance Divine, comme à vn plus excellent principe, & à vne cause plus puissante: ce que Plutarque rapporte, comme ayant la mesme opinion.

Et cette puissante intelligence de qui ce monde dépend, l'entretient par vne liaison continuelle entre ses parties; & pour ce dessein, elle donne aux choses particulieres des inclinations contre leur propre nature; ainsi l'eau remonte en haut, de peur qu'il ne se trouue du vuide dans l'assemblage du monde: Cette fin generale ne peut venir que de Dieu.

Et il est si vray que par la consideration

consideration des choses naturelles, on vient à la connoissance du premier Auteur, qu'à faute de cela, on s'embarasse dans des difficultez, dont on ne se peut demesler. Nous voyons que toute poule est venue d'un œuf, & que tout œuf est pondu par vne poule, qui est donc le premier des deux? A moins que d'en venir à la création, on ne sçauroit soudre ce nœud.

Plutarque semble l'auoir fait par ce moyen: *Il est vray-semblable, dit-il, que la premiere generation a esté faite entiere & accomplie de la terre, par la vertu & perfection du Generateur, sans auoir besoin de tels outils, ny de tels vses que la Nature a faits & inuentez depuis dans les femelles, qui portent & engen-*

B

drent, à cause de son imperfection, Si au lieu du mot de *generateur*, vous mettez celui de *Createur*, comme il le faut de nécessité entendre de la sorte (veu qu'il parle d'une premiere generation avant les vases & outils de la Nature, & d'un *Generateur* qui n'y estoit point attaché) il va presque iusqu'à la *Creation*, comme Moïse nous l'a décrite en ces mots,

Genef. 1.
v. 20.

Que les eaux produisent reptiles ayans ame viuante, & volaille sur la terre, que la terre produise animaux, selon leur espece. D'où il paroist, selon l'Escriture, que les animaux font sortis tous parfaits, comme l'enfant de la matrice, de ces deux elemens, où Dieu les crea par sa parole toute-puif-

fante, qui est la cause & l'origine de chaque espece, qui se maintient par la suite des individus.

Puis donc que par la voye de la Nature, nous venons iusqu'à cette premiere generation, qui n'est point attachée aux moyens ordinaires; qui est ce que nous appellons Creation, c'est sans doute que la Medecine, qui de toutes les professions du monde, s'y attache plus particulierement, & y penetre plus avant; nous meine plus droit, & plus asseurement que les autres, à l'Auteur de la Creation, qui est Dieu.

CHAPITRE II.

*Que les Medecins ont connu
que Dieu est la premiere
cause de la Generation des
choses viuantes, & ce que
c'est que la Nature.*

SI nous considerons comme les choses viuantes se multiplient; nous ferons contrains de reconnoistre que la puissance de Dieu s'y déploye tout à plein; Et pour commencer par le plus bas estage; n'est-ce pas vne chose digne d'estonnement, que d'une petite graine qu'on aura semée, il en produienne vne herbe verdoyante;

pour les Medecins. 29

& ensuite vn surgeon qui tirant du profond de la terre sa nourriture, s'acquiert la force & la grandeur qui luy appartient: & s'approprie toutes ses parties: & tout cela par vne si agreable diuersité, & vn ordre si admirable que l'esprit de l'homme, ne sçauoit concevoir l'artifice qui se demonstre dans la moindre petite herbe: Que l'on considere seulement comment vn arbre qui se pouffe d'vn simple pepin mis en terre, enuoye ses racines en bas, les y attache avec telle fermeté, & les y fiche si profondement, qu'apres quelque intervalle de temps, non seulement on ne les peut arracher, qu'avec vne extrême violence, mais mesme à peine les

B iij

peut-on ébranler: Comment il enuoye son tronc en haut, & l'envelope par dehors d'une escorce, comme d'un habillement, contre les injures de l'air; & comme au dedans il y a la moëlle, & tout alentour, comme des veines épanduës par tout le tronc, dans une admirable disposition, les plus petites venans des plus grandes, par lesquelles chaque partie tire à soy la nourriture. Que si vous considerez les parties supérieures de la plante, vous verrez avec plaisir, comme les branches poussent les feuilles, qui ont aussi cét agreable entrelassement, comme de veines, & d'arteres, & une entiere ressemblance entr'elles; soit dans leur figure, soit dans

leur rudesse ou douceur au maniere-
ment, mesme longueur, mesme
me largeur, mesme couleur: En
forte qu'il y a en toutes choses
vne grande ressemblance dans
les arbres de mesme espece, sans
parler de la beauté de leurs
fleurs, & du goust agreable de
leurs fruits. Toutes ces choses
viennent dans leur source, de
la force qui est dans vne graine,
de la vertu, qui est dans vne
seule petite semence.

Nous considererons la gene-
ration des animaux, en faisant
seulement quelque reflexion,
sur celle de l'homme. Si nous
remarquons avec exactitude,
son origine & sa production,
quant à la conformation de son
corps, nous auoierons que c'est
vne chose capable de donner

B iij

de l'estonnement, que de cette vertu qui est dans vne matiere si sale & si abjecte, il en résulte vn si beau tissu de parties, qui sont si bien situées, avec vn ordre qui est si conuenable à chacune, & qui ont vne si agreable liaison entr'elles, & vne si efficace disposition pour leur vsage, & pour leur action: par exemple, que ce qui est le plus bas, & qui doit seruir de support à tout le reste, soit tellement constitué, que le corps y puisse estre fermement appuyé & se mouuoir d'vn lieu en vn autre, & que cette partie basse ait son extrémité diuersement diuisée, comme si la matiere estoit coupée en petites parcelles; c'est à dire, que le pied ait ses orteils, qui sont entr'eux

tellement situez , que celuy
qui est le premier, est plus gros
& plus élevé que les autres, &
ainsi ensuite , le dernier estant
le plus petit: Ce qui est si regu-
lièrement obserué , que c'est
vne chose monstrueuse qu'il y
ait six orteils dans le pied, & ce
qui est encore considerable ,
c'est que chacun des orteils a
dans la partie supérieure, de
son extrémité ; l'ongle qui est
si fermement attache à la chair
& à la peau, & d'une liaison si
delicate, qu'aucun effort n'est
capable de l'en déprendre, soit
que les pieds travaillent , ou
qu'on les presse extraordinairement:
Que si on considère la
composition du cœur, l'Ou-
urier & le receptacle de la cha-
leur , & ce mouvement perpe-

B v

tuel, qui l'entretient, & la disposition de toutes les autres parties, & cela si constamment & si regulierement obserué; qui n'estimera toutes ces choses dignes d'admiration ?

Et vraiment nous n'aurions pas à nous estonner si fort, si comme Dieu créa le premier homme du limon de la terre, & la premiere femme de la coste d'Adam, sans la force & l'entremise d'aucune semence: Ainsi il batissoit luy-mesme nos corps dans ce bel agencement que nous voyons qu'ils ont; car rien ne resiste à sa parole, mais que cette belle conformation de l'homme, vienne de l'operation & de la vertu, qui est cachée dans la semence, & qu'elle ait la puissance de

faire vn corps si noble & si parfait; & où il reluit vn art, & vne sagesse admirable, qu'elle ne peut auoir de foy, puis qu'elle n'a aucune connoissance; c'est ce qui nous estonne, & qui augmente de beaucoup les motifs de nostre reflexion, & nous contraint de confesser à haute voix, que Dieu n'est point seulement grand en soy-mesme, & dans les grandes choses: qu'il est aussi plein de gloire dans les moindres de ses ouurages.

Mais voicy la vraye cause de l'Etre des choses viuantes, & de leur succession, & de tout l'ordre de l'Vniuers. Dieu par sa toute-puissante parole a créé les plantes, disant, *Que la terre produise herbe verdoyante.*

B vj.

Et arbre fruitier. Il a créé les animaux, en disant, Que les eaux produisent reptiles, ayans ame vivante, Et volaille sur la terre, sous le firmament du Ciel. Que la terre produise ame vivante, selon son espece, bestail, Et reptile Et animal de la terre, selon leur espece. Et pour la creation de l'homme, il est dit, Qu'il les forma du limon de la terre, Et qu'il inspira en la face d'iceluy l'esprit de vie, Et que l'homme a esté fait en ame vivante.

Par cette mesme parole, il a ordonné que les corps inferieurs qui estoient perissables dans le particulier, se perpetuassent dans leur espece, Quand il a commandé *Que l'herbe eust sa semence, selon son*

espece, & que les arbres eussent du fruit, qui eust en soy semence, selon son espece. Pour les poisons, & les oiseaux, il a dit, fructifiez, multipliez, & remplissez les eaux des mers, & que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et pour l'homme qu'il avoit créé male & femelle; Fructifiez, multipliez & remplissez la terre. Dieu confirma cette Loy apres le Deluge. Car parlant des bestes, des oiseaux, & des reptiles, Qu'ils peuplent, dit-il, en abondance la terre, & foisonnent & multiplient sur icelle: Et parlant à Noë & à ses enfans: Fructifiez, leur dit-il, croissez, engendrez en la terre, multipliez en elle, & la remplissez.

C'est ainli encore qu'il a esta-

bly la dépendance des corps inferieurs , des superieurs , quand ayant créé les luminaires dans l'estenduë des Cieux, il a voulu , *qu'ils fussent pour separer la nuit d'avec le jour; qu'ils fussent en signes , & pour les saisons , & pour les jours & pour les années*: Et quand Dieu apres le Deluge dit , *Que tant que la terre seroit, les semailles & les moissons, le froid & le chaud, l'Esté & l'Hyuer, le iour & la nuit, ne cesseroient point.*

Parant les effets des Astres, les diuerfes qualitez, & la propagation des animaux , & de tout ce qui a vie, sont les effets de l'ordre que Dieu a establi au commencement de la creation, & qu'il renouuela apres le deluge. Car Dieu n'a pas

seulement dit, que les choses qu'il a créées fussent: Mais aussi qu'elles succedassent les vnes aux autres, comme il les auoit créées. Et par sa puissante parole, il leur donna la force de faire ce qu'il leur commandoit. Et ainsi, quoy que la vertu vegetatiue, n'ait ny connoissance, ny raisonnement, elle ne laisse pas de faire l'œuvre admirable de la generation, parce qu'elle a receu cette force du Createur, ensuite du commandement qui luy a esté fait.

C'est à cette mesme cause qu'il faut rapporter les actions que certains animaux font avec tant de iustesse: Ce que l'õ peut particulieremēt remarquer aux mouches à miel. Les animaux cherchent ce qui leur est vtile,

& fuyent ce qui leur est contraire sans le connoistre. Il faut de nécessité qu'une cause supérieure les conduise, qui est celle qui leur a donné leur conformation.

nature. Ainsi ce que nous appellons la Nature, n'est autre chose que la puissance ordinaire de Dieu, qu'il deploye dans les causes secondes, auxquelles il a donné les loix & l'ordre qu'elles doivent observer. C'est l'effet, & la suite du commandement de Dieu, par lequel les choses sont ce qu'elles sont, & font ce qu'elles sont commandées de faire. Et les Naturalistes l'ont tellement reconnu, qu'ils ne distinguoient point la fatalité & nécessité, ou la destinée des choses de leur Nature, τὸ εἶμαρ-

pour les Medecins. 41

μὴν δὲ τῆς φύσεως. On ne peut doncicy trop donner à la Nature, & ce qu'on luy donne ne peut estre au prejudice de son Auteur, puis qu'elle est la vertu de cét Auteur mesme.

Quand done les Philosophes & les Medecins estudiant pour apprendre les qualitez des choses naturelles, ils s'employent pour sçauoir l'Ordonnance de Dieu, lors qu'il créa le monde, & qu'il donna à chaque chose sa vertu conuenable, & qu'il establit l'ordre pour la subsistance de l'Vniuers, & des choses qui y sont. Et quoy que Dieu conferue les Loix qu'il a establies, neantmoins pour montrer qu'il en est le Maistre, il les enfreint quelquefois. Le Soleil fait son tour d'Orient en

1of. 10.
11.
2. Rois
20. V.
10.

Occident , en vingt - quatre heures, il s'est pourtant arresté du temps de Iosué, & du temps d'Ezechias : il a retrogradé de dix degrez ; & ainsi le iour artificiel fut dans la Judée en ce temps-là prés de trois fois plus long qu'il ne devoit estre , le Soleil ayant esté sur son horizon vingt heures plus qu'il n'y auoit esté le iour precedent : non seulement les Iuifs , les Chrestiens , & les Mahometans reconnoissoient cette verité : Il en est mesme demeuré quelque trace parmy les Payés ; car cette nuit , durant laquelle ils veulent qu'Hercule fut conceu, qu'ils disent auoir esté trois fois plus longue que les nuits ordinaires, suppose un iour plus grand à proportion

dans les parties Orientales. Les guerifons extraordinaires qui font au deffus de la Nature, & qui fe font faites à la publication de l'Euangile, font reconuës des Chrestiens & des Mahometans : Elles ont commencé parmy les Iuifs, & ont enfuite attiré les Payens à la connoiffance du vray Dieu.

Ces effets qui font pardeffus, & contre l'ordre de la Nature, s'appellent miracles, qui viennent immediatement de Dieu, les effets qui viennent de la Nature, procedent des caufes que Dieu a establies, où il influë tousiours, pour les maintenir dans l'étre qu'il leur a donné, ainsi il est Autheur de tout: Comme quand nous difons que le Prince fouuerain

par ses ordonnances, conserue le droit à chacun, cela n'empesche pas qu'il ne se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par la Loy, qui sont contre & par dessus la loy: Dieu aussi se reserue des effets miraculeux, qui ne peuuent estre produits par des causes naturelles. Et comme quand il est question de prouuer vn point de droit; on n'a pas accoustumé de dire que le Prince le veut ainsi: Mais il faut apporter la Coustume ou la Loy, pour decider ce qu'on demande. De mesme, quand il est question d'vn effet de la Nature: Il faut montrer par vn discours de raison, l'enchaînement des causes particulieres, dont il peut proceder.

Ceux donc qui pour couvrir leur ignorance , ou de peur qu'on ne leur contredise , répondent à toute demande, que Dieu le veut ainsi, sont blâmables ; Car quoy que cela soit tres-veritable, & que personne ne le puisse nier , il ne satisfait pourtant pas à la question; veu que chaque demande ne se devant pas faire de mesme maniere, aussi ne doit-on pas donner toute réponce de mesme façon , au contraire, elles se doivent determiner selon leur diversité.

Il est bien vray qu'apres que par le raisonnement pris de la Nature , nous sommes venus iusqu'à vne premiere cause , & iusqu'à l'origine de ce que nous voyons qu'ensuite lisans dans

l'Escriture Sainte, l'Histoire de la Creation, nous nous fortifions dans nostre raisonnement, & en tirons des consequences necessaires pour nous instruire dans ce qui est mesme de la Nature; Et les Medecins doivent estre considerés, comme ^{est} ayans la connoissance, & il n'est pas iuste de leur dénier ce que des personnes mediocrement sçauants doiuent auoir appris.

Au reste, ce qui n'est pas dans les Loix establies par les Princes qui changent souuent, soit à cause de la foiblesse de l'homme, qui n'atteint pas d'abord à ce qui est de la droite iustice, soit à cause de la diuersité des temps: se rencontre dans l'ordre de tout l'Vniuers, que nous

appelons la Nature, qui est certain & réglé, parce que Dieu l'a estably avec vne sagesse, à laquelle rien ne peut estre adjousté, & que les œuures de Dieu sont tres-accomplies; Dieu ayant veu que tout ce qu'il auoit fait estoit tres-bon.

Si Galen eust sceu ce commandement de Dieu, fait aux choses viuantes, de succeder les vnes aux autres, par vne continuelle generation, il se fust facilement tiré de l'ennuy où il estoit, de ne se pouoir satisfaire dans la recherche de la cause de la generation & de la conformation des animaux. Et si (comme il s'en plaint) les Philosophes de son temps ne luy ont rien sceu dire qui l'ait pû contenter sur cette difficul-

té ; la lecture des neuf premiers Chapitres de Moïse, faite avec attention , l'eust pleinement satisfait : Il voyoit que la vertu qui engendre les animaux, est tres-puissante , & douée d'une adresse admirable, ce qui l'empeschoit de se pouvoir persuader que la forme qui est dans la semence, puisse estre la cause d'un si excellent ouvrage, veu qu'elle n'a ny sagesse ny connoissance: Il veut pourtant que ce soit quelque chose qui soit dans l'enfant qui l'ait engendré, puis qu'il reconnoist que c'est la mesme force qui luy a donné la conformation des parties, qui luy donne ensuite l'accroissement, le nourrit & l'entretient iusqu'à la mort: Et ailleurs, Il confesse que la cause

comm.
in aph.
25.

cause premiere en vient de Dieu, quand il dit que nous retenons l'origine de nostre ^{ri. de} _{visu part.} Etre; que nous auons receu du Createur. Mais il n'a peu aller plus loin, parce qu'il n'a pas sceu cette Loy & cette vertu donnée aux choses naturelles, de se perpetuer.

Hippocrate semble auoir mieux rencontré; quand il dit, que c'est la Nature qui nous gouuerne, & qui nous donne nostre conformation, & qu'elle est suffisante à soy-mesme, parce qu'il la considere dans l'ordre estably pour la generation, & pour la conseruation des indiuidus; Mais quand Platon dit que c'est Dieu qui est l'Autheur de nostre creation, il

C

parle de la premiere cause de nostre être, *Galen* n'a pas bien distingué ces diuers egards; Neantmoins en considerant, comme se fait la generation des animaux, il est monté iusqu'à Dieu, & il l'en a reconnu l'Autheur, qui est vn aduantage que nous auons attribué à ceux qui font profession de la Medecine.

L'Auteur du discours de la Methode, pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les sciences; fait des suppositions contraires à ce que i'ay déduit, ausquelles il faut satisfaire, *Si, dit-il, Dieu créoit quelque part dans les espaces imaginaires, assez de matiere pour composer vn nouveau monde, & qu'il agitast diuerse-*

pour les Medecins. 51
ment, & sans ordre les diuerses
parties de cette matiere ; ensorte
qu'il en composast vn chaos aussi
confus que les Poëtes en puissent
feindre, & que par apres il ne
fist autre chose que prester son
concours ordinaire, à la Na-
ture, & la laisser agir suiuant
les Loix qu'il a establies, &c.
Dans cette matiere, il n'y
suppose aucune de ces formes,
ou qualitez, dont on dispute
dans les Escholes, ny mesmes
aucune chose : Apres cela, il
dit que la plus grand'part de la
matiere de ce Chaos, deuroit
s'arranger d'une certaine fa-
çon qui la rendroit semblable à
nos Cieux ; Cependant quelques-
unes de ces parties, denoient
composer vneterre, & quel-
ques autres des Planettes, &c.

C ij

Comment les plantes y pou-
voient venir dans les campagnes,
toutefois qu'il est bien plus vray
semblable, que dès le commence-
ment Dieu ait rendu le monde tel
qu'il devoit estre. Mais qu'il en
est très-certain, que l'action par
laquelle Dieu maintenant conser-
ve le monde, est toute la mesme
que celle par laquelle il l'a créé.
De façon qu'on peut croire, sans
faire tort au miracle de la Créa-
tion, que par cela seul toutes les
choses qui sont purement mate-
rielles, auroient pû avec le temps
se rendre telles, que nous les
voyons à present. Il suppose
ensuite que Dieu forme le
Corps d'un homme entiere-
ment semblable à l'un des no-
stres, sans le composer d'autre
matiere, que de celle que cét

Auteur auoit decrite, & sans y mettre aucune ame, sinon qu'il excitast dans son cœeur vn de ces feux sans lumiere, qu'il ne conçoit point d'autre nature que celuy qui echauffe le foin, ou qui fait boüillir les vins nouueaux. Il dit qu'examinant les fonctions, qui ~~font~~ ^{peuuent} ensuite de cela estre dans ces Corps, qu'il y trouue exactement toutes celles qui peuuent estre en nous, sans que nous y pensions; C'est à sauoir les mesmes, en quoy les animaux, sans raison, nous ressemblent.

On peut dire que cette doctrine ne contient pas seulement du cuire & du verre, au lieu de l'or & des diamans, qu'il croit nous debiter; mais du poison au lieu d'vne bonne

nourriture ; En voicy les raisons.

C'est n'entendre pas ce que c'est que la Nature, que de dire d'un Chaos confus, que Dieu luy prestast son concours ordinaire à la Nature, veu qu'il n'y a point de Nature là où il n'y a point de principe, de mouvement particulier ; car la Nature est la force de chaque chose, & la dependance qu'elles ont les vnes des autres, comme Dieu la constitué par la création. Partant ces choses sont supposées estre, & ensuite leurs Loix leur ont esté prescrites. Et vn amas de matiere où l'on suppose que les parcelles n'ont rien de different, n'a point d'action, & ne peut auoir de Loix, veu que les Loix ren-

ferment vn rapport de différentes choses entr'elles. Le Commandement de Dieu pour la Création, est different de ce luy que Dieu profera pour la dépendance, pour l'entretien, & pour la propagation de ce qu'il auoit créé, comme nous l'auons démontré, & c'est dans ce dernier que sont contenuës les Loix de la Nature.

Comment, si cette matiere n'a rien de different, y en a-t-il vne partie qui tendra en bas sans pesanteur; & la plus grande qui ira en haut, sans qu'on suppose vn être qui luy en donne l'inclination & le principe de ce mouuement? Ces nobles & éclatantes substances du Soleil & des Astres, sortiront-elles d'vne telle masse

informe, sans qu'aucun être leur donne le caractère de leur beauté & de leur perfection? Vne chose se peut-elle former elle-mesme? Comment les plantes viendront-elles sans semence? car il n'y en peut auoir, puis qu'il suppose cette matiere égale par tout, & sans que le Premier Etre les fasse sourdre, ou qu'un être dépendant les engendre?

Il est plus impossible que quelques parties de ce chaos confus qu'il décrit, se puissent disposer de telle façon, qu'il s'en forme des Astres, & des plantes; Que non pas que quantité de pierre, & de bois jetté à l'auanture puisse faire vn beau palais; car qui regleroit ce mouuement de la matiere,

afin qu'il s'en fist des choses di-
uerfement figurées? & si celuy
qui vid des figures de Geome-
trie fur le bord de la mer, eut
raison de dire qu'il voyoit les
vestiges d'un Philofophe, fe-
rons-nous si hebetez de ne
pas connoiftre par l'excellence
des Aftres, par l'admirable stru-
cture des animaux, & par la
beauté des plantes, l'impreffion
du doigt de Dieu? Mais ie dis
bien plus, c'est qu'à confiderer
la qualité des eaux, elles de-
uroient tenir le milieu entre
l'air & la terre, & la terre fe-
roit naturellement au deffous
d'elles, c'est cette puiffance
fouueraine qui les a miffés
avec la terre, & en quelques
endroits répandus fur fa face,
afin que rien ne s'oppofast à fa

fertilité ny à la vie des animaux, ayant dit, *Que les eaux qui sont au dessous des Cieux, soient assemblées en un lieu, & que le sec apparaisse.* Les Payens ont connu cela par raisonnement ; Et des gens qui peuvent estre éclairés par la reuelation, & qui passent pour sçauans, le mettent en doute ?

Il n'est pas seulement vraisemblable, que Dieu ait dès le commencement rendu le monde tel qu'il est ; mais il est tres-vray, puis que l'Escriture sainte le dit, & tres-necessaire, puis qu'une chose ne peut de soy-mesme se reduire de la puissance à l'acte ; Outre qu'il n'y auoit point de puissance naturelle dans le chaos, ny aucune disposition aux choses qui

en ont esté faites, il y auoit seulement la puissance d'obeir au commandement du Souuerain. Et ce qu'il dit que c'est vne mesme action, par laquelle Dieu a créé le monde, & vne mesme, par laquelle il le conserue, doit estre expliqué. L'une & l'autre vient de la toute-puissance de Dieu, & c'est ainsi que l'entendent les Theologiens. Il y a de la difference de tirer les choses du neant à l'être, ou de les conseruer dans cet être à peu près, comme la generation est distinguée de la vie & de la nourriture.

C'est improprement parler, que de dire le miracle de la Creation; le miracle à le bien prendre, est-ce qui nous cause de l'admiration, parce que nous

connoissons qu'il se fait contre l'ordre de la Nature, estably de Dieu, comme de rendre la veüe à vn aueugle né, de ressusciter vn mort; & choses semblables. La creation estant l'extraction des choses du Non-Etre à l'Etre, n'est ny contre ny suiuant les Loix de la Nature; il n'y en auoit point encore, personne n'en estoit surpris. Dieu n'a point pris de Loy pour cela, que de soy-mesme, & dans soy-mesme. La création n'est donc point vn miracle; mais elle est au dessus du miracle. Elle ne s'est point faite, ny ne s'est pû faite par vn principe interieur, qui fait que les choses soient produites naturellement. Ce qui a esté créé, a esté fait par vne puissance infinie. Ce qui

pour les Medecins. 61

Un être naturel par la suite de sa durée, & par la generation, a esté créé sans la Nature. Mais les choses font leur action, elles se conseruent, elles se multiplient par leur force, que Dieu leur a donnée, qui est leur Nature.

Or dautant qu'on demande si vne chose s'est faite naturellement, ou par miracle, comme la guerison des maladies; ce qui se peut quelquefois faire en l'une & en l'autre façon; Cét Autheur cache sa mauuaise pensée sous cette locution, qui est innocente si on la resserre, à ce qui se fait depuis l'establissement des choses qui ont esté créées; mais tres criminelle, si on l'estend iusqu'à la création mesme de ces choses, comme

si elles eussent pû se faire par vn principe interieur.

Il ne se peut qu'un corps comme le nostre, soit composé d'une matiere, comme celle qu'il décrit. Il y faut des parties molles & dures, estendues & compactes, claires & opaques; il faut pour cela diverses qualitez que le Créateur, ou le Generateur, y introduisent.

C'est contre raison qu'il pretend que la seule chaleur puisse estre cause de toutes les fonctions qui sont dans vn corps animal. C'est l'ame qui doit regir & determiner les actions de la chaleur, c'est elle qui doit connoistre les especes qui viennent de dehors; l'œil voit, & non pas le miroir, quoy que

l'un & l'autre reçoivent l'espece visible, parce qu'il y a dans l'œil, vne ame qui discerne l'objet, qui n'est pas dans le miroir ; Le mouvement du Cœur dont il parle, le témoigne. Il ne se peut mouvoir que par l'ame qui y est ; veu qu'en vn mesme moment, & le cœur & les arteres dans toute leur estenduë, se meuvent de mesme façon.



CHAPITRE III.

Que les Medecins, en considerant la composition & l'economie de nostre Corps, ont connu la puissance, la bontè, & la sagesse de Dieu.

LEs Medecins doivent auoir vne particuliere connoissance du Corps humain; parce que c'est le sujet auquel ils rapportent tout ce qu'ils scauent; Ceux des siecles passez, & mesme du Paganisme, en considerant la composition que les parties de nostre Corps ont pour leur

action & pour leur usage, ont
reconnu que cette admirable
structure, ne pouuoit venir que
de Dieu.

Personne ne l'a plus magni-
fiquement publié que Galen,
dans ses beaux Liures de l'U-
sage des parties, car premie-
rement il remarque avec tou-
te sorte d'exactitude, *comme*
le Createur ayant donné aux par-
ties ce qui leur estoit conuena-
ble, a témoigné sa grande bon-
té, comme son admirable sagesse,
en ce qu'il a mis chaque chose en
son lieu, & en ce qu'il a fait tout
ce qu'il a voulu, il a montré une
vertu, & une force, à laquelle
rien ne peut résister, Il fait
voir cela par détail de chaque
partie; par exemple parlant de
la peau, il dit, que ceux qui

<sup>r. de vñ
part.</sup> par sa composition, ne reconnois-
 soient point l'artifice du Crea-
 teur, ont perdu le sens, & resi-
 stent aux lumieres que les œuvres
 de la Nature leur donnent. Il
 s'écrie ensuite dans l'admira-
 tion des œuvres du Createur,
 & dit que par la reconnoissan-
 ce qu'il luy fait d'estre l'Au-
 teur de toute cette belle dispo-
 sition qui se rencontre dans
 l'œconomie de nostre Corps,
 il est assuré de luy auoir
 chanté vn Hymne, qui luy
 est beaucoup plus agreable,
 que s'il luy auoit fait des sa-
 crifices de plusieurs centaines
 de taureaux, & des parfums des
 drogues les plus precieuses, &
 les plus odoriferantes. Et il
 ajoute que la vraye pieté con-
 siste dans ses loüanges & dans

ses actions de graces. Apres cela il inuectiue contre les Epicuriens, qui nioient la prouidence de Dieu, & qui vouloient que le hazard conduisist toutes choses.

C'est par ces degrez qu'il est monté, non seulement iusqu'à la connoissance de la Diuinité; mais aussi iusqu'à decouuoir la grandeur de ses attributs; Comme il paroist de ce qu'il ajoûte. *Puis, dit-il. que nostre ame qui est renfermée dans vn cloaque d'humeurs, a tant de vertu; à plus forte raison devons-nous croire la grandeur & l'excellence de cét esprit qui en est l'Auteur, qui habite dans les Cieux.*

Par vn semblable raisonnement; en considerant la mer-

veilleuse fabrique que les organes de nos sens ont pour leur action; nous pouvons estre menez à connoistre la hauteſſe & la puissance de Dieu, par exemple, qu'il voit tout, & qu'il entend tout; parce, comme dit Galen, *Qu'il est l'Auteur dans tous les hommes des parties qui seruent à la veüe; & de l'oïe; & ceux qui ne le connoissent pas par là, étouffent leur raisonnement, & se rendent sourds à la voix de la Nature, qui réſone en eux; C'est ainsi que le Psalmiste en parle; au sujet de ceux qui apres auoir fait les violens, disent, le Seigneur ne le verra point, le Dieu de Iacob ne l'entendra point. Celuy qui a planté l'oreille, répond-il, n'orra-t-il point? Celuy qui*

ce formé l'œil ne considerera-t-il
le point ? Nous pouons donc
en connoissant la beauté de
l'œil; & en contemplant la mer-
veille de l'oreille, être con-
duits à reconnoître vne es-
sence qui entend tout, & qui
void tout, qui est la cause pre-
miere de ces beaux organes, &
nous y pouons estre menez
par nos propres forces, & sans
vne grace surnaturelle, de la-
quelle ont eu besoin les Iuifs,
pour atteindre iusqu'à la con-
noissance de la Loy, puis qu'il
y auoit vne couuerture qui leur
empeschoit de penetrer iusqu'à
son sens interieur. Et pour la
predication de l'Euangile. Il ^{2. Corin.}
faut que Dieu outre le son ex-^{c. 3.}
terieur de la parole, nous ou-
ure le cœur interieurement,

AG. 16. comme il fit à Lydie. Nous
 pouuons reconnoistre de nous
 mesmes, parce que nous voyō
 dans cēt Vniuers en haut, &
 enbas, qu'il y a vn Esprit Sou
 uerain qui fait, qui meut, &
 qui conduit tout ce que nous
 voyōs, par lequel nous viuons,
 nous nous mouuōs, & sommes.
 Ainsi ceux qui par ce moyen
 ne reconnoissent pas vne Di
 uinité, n'ont pas seulement
 faite de raisonnement, ils ont
 mesme faite de sens; Et par
 tant le Psalmiste a eu raison de
 les appeller, non seulement
 brutaux; mais d'ajouter qu'ils
 sont les plus brutaux d'entre le
 peuple; veu qu'il ne faut point
 chercher Dieu, bien loin; nous
 le rencontrons en nous-mesmes,

AG. 17. comme en tâtonnant.

Et bien que ces beaux lumineux qui sont aux Cieux nous surprennent, soit par leur grandeur, soit par l'éclat de leur lumière, soit par la certitude de leur mouvement, qui n'a point de relâche, Neantmoins apres avoir tout exactement considéré, nous verrons reluire dans les choses d'icy bas vne semblable sagesse, vne mesme puissance; car quoy que leur matiere soit moins durable, moins noble, & moins belle, si est-ce pourtant que celuy qui a fait & créé toutes choses, y a déployé vne pareille industrie.

L'artifice n'est pas moindre, de représenter vne chose, avec de l'argille, qu'avec de l'or, ou avec de l'ivoire. On

admire autant des horloges de bois, qui marquent exactement les heures, que ceux qui sont faits du plus précieux metal; la matiere surprend les foibles & les simples; mais ceux qui s'y entendent, sont touchez par l'excellence de l'artifice, qui est plus admirable dans les moindres ouvrages de la Nature, que dans les plus excellens du meilleur Ouvrier. Il y a plus de merueilles dans vn moucheron, qui se meut, & qui se nourrit, qu'il n'y en auoit dans ce bel anneau si celebre de l'antiquité, où Phaëthon estoit representé dans vn char tiré à quatre cheuaux, où toutes les parties de chaque cheual paroissoient en leur entier; Ainsi si nous mettons à part la matiere

matiere , dont l'homme est
composé ; & que nous en con-
siderions seulement l'artifice ,
& l'agencement des parties ,
nous confesserons que quoy
qu'il ne soit pas d'une matiere si
noble que le Soleil, neantmoins
il y paroist vn pareil artifice de
l'Ourier , & qu'on n'en doit
pas moins reconnoistre Dieu,
le premier Auteur , comme le
reconnoist Galen , qui y a esté
conduit par la seule voye de la
Nature.

Mais Galen a encore esté
plus loin : Il a mesme reconnu
que Dieu est l'Auteur de l'œ-
conomie des actions qui se font
dans nostre corps , c'est où il
parle des parties qui font plus
d'humeur qu'il ne leur en faut
pour leur vsage ; qui ainsi leur

D

deuient inutile; mais tres-necessaire pour les autres parties, comme le chyle que l'estomach fait, le sang que le foye engendre. Il y en a mesmes qui ne seruent point à l'indiuidu qui l'engendre, mais il est necessaire pour la propagation de l'espece, ou pour la nourriture de l'enfant, quand il est venu au monde: *Ce n'est pas, dit Galen, que la partie fasse cette humeur sur-abondante, comme si elle scauoit son usage, & à quoy il pourra seruir; veu que si ainsi estoit, elle auroit vne conduite égale à celle des Gouverneurs des Villes les mieux policées; Ce qui n'est point, puis que cette vertu qui fait la digestion, n'any sagesse ny jugement; Mais il attribué cette preuoyance*

ne à celuy qui a fait l'animal, c'est ^{l. de fœ-}
ce à dire à Dieu le Createur, qui ^{cus form.}
y a agy, avec vne grande sa-
gesse & intelligence. Je ne pen-
se pas qu'on puisse mieux té-
moigner la dependance des
chofes viuentes au Createur,
que Galen le fait par ce dis-
cours, & sans doute, que qui
fait ces considerations, a for-
tement empreinte dans son es-
prit, la veneration de la Diui-
nité. Peu de Chrestiens ont
esté iusques-là; quoy qu'ils fus-
sent aydez de la lumiere de la
reuelation, au lieu que Galen y
est parueni par la seule con-
noissance des ceuures de la Na-
ture; Aussi la raison qu'il ap-
porte, est la seule qui peut sa-
tisfaire à cette difficulté, & à
beaucoup d'autres, toutes cel-

D ij

les qu'on peut prendre d'ailleurs, sont florantes & incertaines.

Ainsi, tant s'en faut, que ce qu'on attribué à la Nature, se fasse au prejudice du Createur, que les grands-Hommes qui en ont cherché les causes avec soin, ont esté contraints de confesser que Dieu preside dans cette économie.



CHAPITRE I V.

Que les Medecins ont reconnu par les maladies, & par leur guerison, que Dieu y agit.

AVANT que de venir à la deduction de ce qui doit estre expliqué en ce Chapitre: Il est à propos d'éclaircir l'ambiguité qui se peut rencontrer dans ce mot de Nature, lors qu'on dit que les Medecins donnent trop à la Nature. Il s'y peut prendre, ou pour la cause de la maladie qui agit par sa force & par sa vertu, ou pour la qualité des remedes dont le

D iij

νοῦσων
φύσεις
ἰητροί.

Mais parce qu'Hippocrate le prend encore en vne troisieme signification, quand il dit, Que c'est la Nature qui guerit les maladies, où il l'entend de ce principe, & de cette cause, qui est en nous, qui fait la digestion de l'aliment, la secretion & l'expulsion de ce qui est superflu & nuisible. Sans nous arrester à cette derniere signification : Nous disons simplement, que quand Hippocrate & les autres Medecins parlent ainsi, ils le font en honorant l'Auteur de la Nature ; veu qu'ils reconnoissent que luy qui nous a donné l'Être, nous a donné le moyen de nous y conseruer ; & que cette Nature qui est vn effet de sa puissance

ce, est aussi vne marque de sa bonté, puis qu'il luy a donné la force de se maintenir, & de chasser ce qui luy est contraire.

Il semble que le peuple l'entende dans les deux autres significations: Dans la premiere, comme s'il trouuoit mauuais que le Medecin veuille rendre raison de l'origine des maladies, pretendant qu'elles viennent immediatement de Dieu. Dans la seconde, comme blâmant le Medecin de donner trop à son Art; Et que quand, selon ses regles, il applique le remede à la maladie, & que la santé s'en ensuit; de ne reconnoistre rien au dessus de ces causes naturelles, à qui on puisse attribuer le recouurement de la santé. Nous mon-

D iij

trerons dans ce Chapitre, iufques où les Medecins ont étendu les aduantages de leur Art, foit pour la connoiffance de l'origine des maladies; foit pour l'effet des remedes qu'ils employent pour leur guerifon; & comme ils ont tout rapporté à Dieu.

Si nous confiderons les caufes des maladies, nous reconnoiffons qu'il y a vne conduite d'enhaut, qui y prefide. C'est l'ordinaire que les faifons fort déreglées, font caufes de diuerfes maladies: Et comme les Aftres font en quelque façon maiftres des faifons, par la connoiffance qu'on peut auoir de leur mouuement, & de leur influence; on peut preuoir quelle fera la conftitution des tems.

Les Astrologues suiuant leurs
theorèmes auoient remarqué
que l'année mil cinq cēs vingt-
quatre, deuoit estre fort plu-
uieuse, mesme iusqu'à mena-
cer d'vn Deluge, & qu'ensuite
il deuoit y auoir force mala-
dies, & appuyoient leurs pre-
dictions sur des raisonnemens
infaillibles, selon leur princi-
pe: Mais le Tout-puissant qui
est au dessus des Estoiles, em-
pescha leurs effets, en sorte
qu'à peine y eut-il iamais vne
année plus seiche, ny plus
saine.

Il est souvent impossible de
dire la cause des maladies com-
munes, soit que vous regar-
diez les Astres, que vous con-
sideriez l'air, ou que vous la
cherchiez dans ce que nous

Fern. l. 2.
 de abditis
 rerum
 causis, c.
 24.

mangeons & beuons. La pé-
 ste prend en Hyuer, en Esté,
 en vn temps pluuieux, en vne
 saison temperée & égale, sans
 que les saisons precedentes
 ayent esté déreglées; mesme
 contre toutes les obseruations
 des Astrologues. On en peut
 autant dire de la dysenterie,
 lors qu'elle a vne cause com-
 mune: Elle vient en vne saison
 humide & chaude, seche &
 chaude, humide & froide, se-
 che & froide; Plusieurs en ces
 rencontres, ont recours aux
 qualitez occultes, entendans
 par là ce qui ne peut estre rap-
 porté aux Elemens, mais Hip-
 pocrate en considere bien d'au-
 tres; & dit que ce ne sont pas
 ces qualitez communes, qui
 agissent puissamment; mais ce

Sennert.

pour les Medecins. 83

qui est acre, amer, acide, sale, & doux, & qu'il y a plusieurs autres qualitez plus considerables, que le chaud & le froid, l'humide & le sec.

l. de veteri Medicina.

Je confesse que si on sçait la cause d'un effet, sans qu'on puisse dire le moyen de sa production, on pourra bien dire qu'il est produit par vne qualite qui ne nous est pas connue. Mais lors qu'on sçait l'effet, & qu'on n'en peut sçauoir la cause; pourquoy ne dirons-nous pas avec Hippocrate, qu'il y a quelque chose de Diuin? comme il le declare au commencement du Liure *Ἐὶ γινώσκεις φύσιος, οὐδὲν μάλιστ' ἀλλὰ τὸ θεῖον ἐν τοῖσιν ἀνθρώποισιν αἰτιον εἶναι*, dans les choses humaines, la principale cause est ce qui pro-

D vj

cede de Dieu; Et au commencement des prognostiques, parlant des maladies aiguës, il dit;

Qu'il faut connoistre la Nature de telles indispositions, combien elles surpassent les forces du Corps;

Et que s'il y a quelque chose de divin dans les maladies, il faut sçavoir quel en sera l'evenement.

8177
81107
81157

Je sçay bien qu'on interprete ce dire diuement; Mais il ne se peut entendre, que pour vne cause qui dépend d'un Etre surnaturel, & qui trouble la preuoyance du Medecin. Et c'est ce que nous pretendons qu'Hippocrate a connu, que les causes des maladies deuoient quelquefois estre principalement rapportées à Dieu; Et que par là il est monté iusqu'à la connoissance de la Diuinité.

Il a mesme crû que Dieu agissoit dans les maladies ordinaires, comme on le peut voir dans le lieu où il recherche la cause de la sterilité des Scythes, *ἔμοι δὲ καὶ αὐτῷ δοκεῖ ταῦτα τὰ πάθη θεῶν εἶναι, καὶ τ' ἄλλα πάντα.* Il me semble aussi à moy que ces affections sont diuines, comme aussi toutes les autres. Dieu y est consideré, comme la cause premiere; & la Nature, comme la cause prochaine, & immediate. Car comme il dit au mesme endroit *ἕκαστον ἔχει φύσιν, καὶ ἕδεν ἀνευ φύσεως ἡγνέται.* Chaque chose a sa nature, & rien ne se fait sans vne cause naturelle. Ainsi & Dieu & la Nature agissent tousiours dans vn mesme effet: Mais le τὸ θεῶν, dont il est parlé au pro-

gnostic , est quelque chose d'extraordinaire dans les maladies.

Les Medecins preuoyent la constitution du corps par les songes. Hippocrate en a fait vn Traitté , où il met les diuers traitemens des malades , selon la diuersité de leurs songes ; Il adjoûte pourtant , que *lors que les songes expriment ce qui doit arriuer à vne Ville , ou à tout vn pais ; qu'ils sont enuoyez par les Dieux* : Ainsi les Medecins apprennent par les songes, qu'il y a quelque chose au delà de la Nature : Aussi toutes les Nations ont tousiours crû que lors que les songes n'ont aucun rapport avec la constitution naturelle , ou avec les mœurs de ceux qui les font ; mais qu'ils

s'accordent ponctuellement avec les euenemens, du tout inconnus à ceux à qui ils sont arriuez ; ou en eux-mesmes, ou en leurs causes ; on ne les peut rapporter au hazard, ny aux causes naturelles.

Hippocrate allant pour traiter Democrite, qu'on pretendoit malade, témoigne dans sa Lettre qu'il écrit à Philopœmen, qu'il ne se fioit pas tant en son Art, qu'il ne recourust à l'assistance de Dieu, pour prescrire les choses conuenables ; Car quoy que cette Lettre sente les tenebres du Paganisme, & qu'il entende parler d'Esculape, ces paroles en sont pourtant remarquables. *Dieu, dit-il, m'ayant présenté la main, ie la pris avec grande joye : Et*

*le priay qu'il s'en vint avec moy.
Et qu'il ne me delaiſſaſt point
dans la cure que j'entreprendis.
Et quoy qu'il die que cela luy
ſoit arriué par ſonge ; neant-
moins il ne peut auoir eu vn
tel ſonge, qu'aparauant il n'ait
eu en veillant la penſée de la
Diuinité , & du beſoin qu'il
auoit d'elle.*

Il n'y a point de Medecin,
qui ne doiué connoiſtre la ne-
ceſſité qu'il a de l'assistance de
Dieu ; lors qu'il traite des ma-
lades. Il faut vn concours de
tant de choſes pour leur guéri-
ſon ; Et nous auons ſi peu de
connoiſſance, que pour reuſſir
en l'vn & en l'autre, nous auons
beſoin que la Fortune nous ſoit
favorable ; qui eſt pour le dire
plus veritablement, que Dieu

pour les Medecins. 89

veuille estre propice à nostre
dessein : C'est le sentiment
d'Hippocrate , dans la Lettre
qu'il écrit à Crateuas: πολλά
γὰρ ἡμέας θνητὸς ἔοντας λάθει, ἀτε
μη πάγχο δι' ἀτρεκίας εὐτονέοντας.
Car plusieurs choses nous sont
cachées à nous qui sommes mor-
tels , qui n'avons pas de fer-
meté ny de certitude pour sça-
voir ce qui est veritable & γὰρ
ἀρκέσαι ὁ κινδύνου οἷς δυνάμεθα,
ἀλλὰ ἔπιθυμεῖ καὶ ἀμὴν δυνάμεθα.
Aussi les choses que nous pou-
vons, ne sont suffisantes à ce-
luy qui est en peril , afin que
nous luy redonnions la santé;
Mais il doit souhaitter , afin
qu'il l'obtienne quelque cho-
se de plus , & qui n'est point en
nostre puissance. δεῖ δὲ ἐν ἀμφο-
τέροισιν τὰ τέοισιν καὶ τύχης ἔν

l'un & en l'autre, il faut de la fortune.

Ainsi il est evident qu'Hippocrate a souhaité, pour réussir dans le traitement de ses malades, d'avoir l'assistance de Dieu, qui est la fortune qu'il demande, & cette puissance qui ne dependoit point de luy; C'est cette cause cachée, qui se glisse dans nos actions, & qui determine leur événement. Car il ne faut pas croire que les Medecins & les Philosophes d'alors, ayent voulu que ce fust quelque chose d'aveugle, que la fortune. Aristote dit que *la fortune n'est rien*. Mais que ce qui est représenté par là, c'est le premier de tous les principes; que c'est Dieu mes-

in fine.

pour les Medecins. 91
me, & qu'ainsi par elle nous som-
mes conduits & gouvernez par <sup>7.^{ad}
Eude-
mum.</sup>
vne puissance Diuine, qui est au
dessus de la raison. C'est pour
cela que ceux qui gouver-
noient parmy les Payens, luy
auoient dedié des Temples;
comme cōfessans que ce qu'on
luy attribuoit, venoit de Dieu,
& que ce que le vulgaire don-
noit au hazard, les plus sages
y reconnoissoient vne puissan-
ce Diuine. C'est ainsi que le
Medecin doit estre heureux,
& auoir la fortune fauorable;
c'est à dire, Que Dieu luy ou-
ure l'esprit pour connoistre les
maladies, & qu'il benisse les
remedes qu'il employera pour
leur guerison. Que si ailleurs
Hippocrate dit, *Que les pre-* ^{lib. de}
ceptes sur lesquels la Medecine est

locis in
homine.

*establie. sont tres-beaux, fermes
& stables, que les remedes dont
on se sert sont certains; qui ont
peu de besoin de la Fortune: Que
les bons ou les mauuais euenemens
dependent de la façon qu'on agit.
Et qu'à vn ignorant, qui n'agit
pas comme il doit, rien ne reüssira,
comme il souhaite. Sans doute
il prend en cet endroit, la For-
tune pour vne cause par acci-
dent, qui n'a point de connoi-
fance; qui se rencontre dans nos
actions, lors que quelque cho-
se se fait; qui ne dépend pas
de l'arrangement des causes
particulieres. Les ignorans ont
besoin de cette Fortune, puis
qu'agissant sans science, ils ne
peuient auoir de succez, que
par rencontre: & c'est cette
Fortune qu'il rejette. Car ya-*

et il lieu d'attribuer la guerison
au hazard ; lors que le Medec
cin agit selon les preceptes de
son Art , avec raison & avec
ordre. Mais nous ne laissons
pas d'auoir besoin de la fortune,
qui vient de la direction
de Dieu , ce qu'Hippocrate
reconnoist en ce mesme en-
droit; veu qu'il l'a dit estre puis-
sante de par soy-mesme , &
qu'elle n'est point commandée
par autruy *ή γαρ τύχη αυτοκρα-
τις χη ουδ' ἀρχεται.*

Hippocrate témoigne admi-
rablement bien dans son Trait-
té de la Bien-seance conuena-
ble au Medecin , comme les
Medecins sont pleinement per-
suadez de la conduite de Dieu,
dans la guérison de leurs ma-
lades. *La science de la Medeci-
πει*

Δογμα-
 μισυ-
 νης.
 Ex le-
 ctione
 Harnii
 & Varii
 Fac.ii.

ne, dit-il, est jointe avec une grande sagesse ; car le Medecin à l'entèdement entierement rempli de la connoissance des Dieux. Et on remarque que l'exercice de la Medecine, apprend à ceux qui en font profession, à porter une grande reuerence aux Dieux ; tant par ce qui se voit dans les maladies, que par les accidents qui y suruiennent. Aussi reconnoissent-ils le soin que les Dieux prennent pour la guérison des maladies, & que la Diuinité qui gouverne & qui regit toutes choses, n'y est pas oisue, soit dans les maladies que les Medecins traittent, soit dans celles qui se guérissent sans leur ayde ; Car toutes celles que la Medecine surmonte, & dont elle vient à bout, elle le fait par l'assistance de la

Diuinité. Partant la methode de
guerir les maladies, qui est join-
te avec sapience, est vn don de
Dieu, & en dépend, & on en
peut recueillir comme par vn som-
maire, la connoissance de Dieu.

En vn autre endroit, il veut
que lors qu'on commence à agir
dans les maladies, on prie Dieu,
afin que les remedes reüssissent.

l. de in-
fomniis.

Il dit ailleurs que c'est vn dif-
cours tres-pernicieux, & qui
fent son jeune homme de pro-
mettre avec serment vn euene-
ment heureux, puis que c'est
par la grace des Dieux, que
nous auons vne fin telle que
nous souhaittons dans nostre
employ.

In præce-
ptioni-
bus.

On dit d'ordinaire qu'à la
guerre, le plus adroit l'em-
porte; Si est-ce qu'assez sou-

uent le plus petit nombre, & qui a des Capitaines les moins experimentez, a le dessus: La raison en est que la direction & la conduite de Dieu, s'y découure d'une façon toute particuliere: Aussi se dit-il estre le Dieu des batailles, & il en donne l'advantage, à qui bon luy semble, ce qu'il fait quelquefois sans y employer la main des hommes; comme quand le Roy Iosaphat, sans

Cron. 2.
ch. 20.

se servir d'aucunes armes, en faisant chanter des Cantiques, & en loüant Dieu, obtint la victoire contre plusieurs nations qui estoient entrées dans son royaume. Pour l'ordinaire, Dieu donne la prudence aux Chefs, & le courage aux soldats: mais durant la
mésée,

e, combien y suruient-il de ter-
reurs sans sujet, combien de
s. L. choses qu'on ne peut preuoir,
qui donnent, ou qui ostent la
victoire.

La prouidence de Dieu qui
se découure tout à plein dans
l'euement des batailles, se
remarque en détail, & avec
moins d'éclat dans le succez
des maladies. C'est de Dieu
que vient la santé, & mesme
lors qu'il luy plaist de déployer
sa vertu, par des voyes futnatu-
relles, & extraordinaires, il y
faut recourir (comme à cette
onction miraculeuse, qui se
faisoit du temps des Apostres)
plustost qu'à ceux qui prati-
quent la Medecine. Aussi
Afa, Roy de Iuda, est-il blâ-
mé de n'auoir point requis le

E

Seigneur en sa maladie ; mais d'auoir plus mis sa confiance, dans l'Art des Medecins: Dieu qui l'auoit garanty par miracle contre les *Æthiopiens*, qui auoient vne armée de mille milliers d'hommes, & de trois cens mille chariots, vouloit qu'il s'appuyast plutoft sur luy, que sur les hommes.

Il y a peu de Medecins qui n'ayent veu des succez au delà de leur esperance. Ils en doiuent rendre la loüange au Souuerain ; qui agissant par des causes ordinaires ; les pouffe quelquefois au delà de leur force; Ainsi quand il luy plaist, vne masse de figue appliquée, a plus de vertu que les remedes les plus recherchez. Je lis avec plaisir dans les exemples que

rapporte Schenkus, celuy
où il parle d'une maladie tres-
fâcheuse, qu'auoit vn enfant;
*Que les Medecins en attribuoient
la guérison plustost à la misericor-
de de Dieu, & aux prieres des
gens de bien, qu'aux remedes qui
y furent employez.* Je serois in-
grat enuers cette Souueraine
Bonté, si ie ne reconnoissois
que c'est par sa grace que ie fus
soulagé cet Esté dernier, d'une
fièvre continuë, avec de gran-
des inquietudes, du pourpre
mal conditionné, & vn pouls
fort languide: Il est bien vray
que les choses que l'on me fit,
y conuenoient, mais ie suis
tres-persuadé que leur effet ne
pouuoit estre si prompt, ny si
entier dans l'âge auancé où ie
suis; si Dieu ne m'eust regar-

dé en ses grandes misericordes,
m'ayant redonné ma santé,
dans moins d'une semaine, du
commencement de la mala-
die.



Il arrive aussi que des mala-
dies qui ne deuroient rien a-
voir de fâcheux, & où rien ne
manque dans le traitement;
ont des succez contre nostre
attente. Il y en a qui s'estans
fait traiter, pour prevenir un
mal, y sont tombez; d'autres
qui en sont morts, avec la sur-
prise des Medecins, qui veu-
lent qu'il y ait eu quelque
chose de caché; ils deuroient
parler comme Hippocrate, &
dire qu'il y avoit quelque cho-
se de diuin; & que Dieu y agis-
soit particulièrement.

Combien de fois nous trom-

pons-nous , rapportans à des
causes ordinaires , les maladies
que Dieu enuoye; parce qu'en
quelque façon , elles sont sem-
blables à celles qui viennent
par des causes naturelles. Et
enfin apres beaucoup de peine
perdue , nous sommes con-
traints d'y reconnoistre vn ef-
prit de maladie. Les Medecins
les plus sincerés, l'ont tousiours
aduoué , de quelque nation ,
& de quelque Religion qu'ils
ayent esté ; Et ont recon-
nu que dans la generation ,
& dans la guérison des ma-
ladies , Dieu y presidoit.

Je ne sçache point de Religion
dans le monde , que la Payen-
ne , celle des Iuifs , celle de
Mahomet , & celle des Chre-
stiens. Nous auons fait voir

les sentimens d'Hippocrate, qui estoit Payen. Iesus fils de Sirac, nous donne à connoistre ceux des Medecins Iuifs de son temps, luy qui estoit Iuif, & qui a écrit ce qu'il sçauoit: Il témoigne donc, *Qu'ils prioient le Seigneur, afin qu'il fist prospérer entre leurs mains, le soulagement & la guérison, pour maintenir la vie de ceux qui estoient detenus en langueur.* Les Mahometans font la mesme chose. Ils enseignent à auoir *toujours Dieu devant les yeux,* & témoignent esperer que par son ayde, & par sa bonté, les choses qu'ils prescriuent, auront leur effet; Qu'il ne faut pas attribuer la fanté que le malade a acquise par nostre moyen, ou à son adresse ou à

ch. 38.

Mesue.
Auicenne.Hali-
bas.

sa science, mais à Dieu qui est
l'Authheur de tout bien. Qu'aux
promesses que fait le Medecin
au malade, il y doit toujours
mettre cette clause, si Dieu le
veut : Et qu'il n'y a que les
estourdis qui se raillent quand
on parle ainsi.

Les Medecins Chrestiens,
qui croyent plus pleinement
que les Arabes, ce qui est con-
tenu dans les cahiers de l'An-
cien & du Nouveau Testa-
ment, ont toujours dit, & ont
reconnu par leurs écrits, com-
me Dieu interuenoit dans les
maladies. Je ne rapporteray les
témoignages, que de ceux qui
sont les plus connus parmy
nous.

Fernel rapporte, *Qu'un jeu-
ne homme estoit travaillé par in-*

ternale d'une convulsion & concuſſion, tantost du bras gauche, tantost du droit, tantost d'un seul doigt, tantost d'une jambe, tantost des deux; tantost de tout le corps: Et que cette agitation se faisoit avec une telle violence, qu'à peine quatre valets le pouvoient retenir. Cependant dans tous ces efforts, les sens, la parole & le iugement estoient libres & entiers: Et cela luy prenoit pour le moins dix fois le jour; Il se portoit assez bien dans les interuales de ses accez; si ce n'est qu'il estoit abbatu de travail; Les Medecins qui le traitoient, estoient des plus habiles; Ils creurent vray-semblablement que c'estoit une convulsion qui approchoit de l'epilepsie, causée d'une humeur maligne, conte-

nuë dans l'épine du dos, d'où vne
vapeur s'éleuoit dans les nerfs,
qui vont de l'épine du dos dans les
bras, dans les jambes, & dans
les autres parties du corps, &
non pas dans le cerueau : On le
traiitta, suiuant ce discours rai-
sonné ; mais apres qu'on y eut
persisté trois mois inutilement ;
le diable qui estoit la cause de
tout ce desordre, se donna à con-
noistre, le malade parlāt vne lan-
gue qu'il n'entendoit point aupara-
uant, disant les pensées les plus
secrettes de ceux qui estoient
presens ; & se mocquant de ce
qu'il auoit trompé les Medecins,
& de ce qu'ils auoient tourmen-
té le malade par des remedes su-
perflus.

Iulian Paumier, disciple de
Fernel, dit, *Que la peste vient*

quelquefois immédiatement de Dieu, par son seul commandement; sans qu'il y employe les Causes Secondes. Duret montre par vn long discours, que Dieu seul a la puissance de nostre vie, & de nostre mort; & que ce qu'on dit des années climactériques, est sans fondement. Hurnius, disciple des Medecins de Paris, rapporte l'efficace des remedes, à la benediction de Dieu, & finit ses diuers Liures de Pratique, par ce distique,

Ni Deus adfuerit, viresque infuderit herbis,

Quid rogo, dictamnus, quid panacea iuuant?

Sennert, dont les œuures semblent auoir acquis le droit de naturalité en France, par les diuerses impressions qui s'en

font faites, dit à la fin de ses Institutions, que le Medecin doit prier Dieu, & esperer par son assistance vn euenement favorable.

Or pour monstres, comme ce qui arriue dans les maladies, n'a pas tousiours des causes naturelles, i'adjousteray vne histoire, qui est de ma connoissance: L'an mil six cens trente-cinq, que i'estois avec Monseigneur le Duc de Rohan, en qualité de son Medecin, & de l'Armée qu'il commandoit; en passant par Coire, qui est la principale Ville des Grisons: On m'y fit voir vn enfant de bonne maison, de l'âge de quatorze ans, qui demeroit chez Monsieur Taccius, qui auoit des paroxysmes melan-

choliques par interuales, & certains mouuemens reglez; tous les iours sur les neuf heures du matin, l'accez le prenoit, durant lequel il se remuoit vne heure & demie, en diuerfes façons, & crioit, & si on tâchoit de l'en empescher, en luy retenant les bras, ou quelque autre partie de son corps; l'acces en estoit plus grand, & il crioit beaucoup plus fort. Il y auoit quelque cadence dans ses mouuemens; & dans le ton de sa voix, quelque chose d'harmonieux: Il finissoit ses diuerfes agitations dans la mesme situation, qu'il les auoit commencées, en regardant l'orient; & quoy qu'on l'en empeschaft, il s'y remettoit tousiours, s'estant tourné diuerfes

& fois vers les quatre coins du monde ; Après quoy, on le remettoit dans son liçt, où il entroit dans vn grand assoupissement, lequel estant finy ; il auoit de fâcheuses réueries ; mais durant tout ce temps, il n'auoit du tout point de fièvre. On rapportoit diuerses causes, d'vne si considerable maladie, & en raisonnoit-on diuersement, neantmoins le temps découurit que c'estoit vne possession d'vn esprit malin.

Ainsi on a tousiours reconnu qu'il se rencontroit quelquefois dans les maladies, quelque chose au delà de la Nature. Et quand les Medecins l'ont rapporté aux demons par la mesme, ils se sont

110 *Apologie*
eleuez iusques à Dieu , puis
qu'il faut vne souueraine puis-
sance qui retienne leur mau-
uaise inclination , & qui luy
donne des limites.





SECONDE PARTIE.

et der.^{re}

CHAPITRE PREMIER.

de 2.

De l'origine de cette erreur populaire, Que les Medecins déferent trop à la Nature, & qu'ils n'ont point de Religion.

POUR bien découvrir d'où cette erreur s'est épanuë dans le monde, il faut prendre la chose de plus haut, & la

chercher iusques dans son commencement. Nous lifons aux Actes des Apostres, Que Dieu ^{a. 14.} ^{c. 17.} *és temps passez, a laissé tous les Gentils cheminer dans leurs voyes; Ayant di simulé les temps de l'ignorance. Deus in preteritis generationibus, dimisit omnes Gentes ingredi vias suas: Tempora hujus ignorantie despiciens Deus.* De là est arriué qu'ils se sont laissez aller à la vanité de leurs pensées, & qu'ils se sont forgé des Diuinitez sans nombre: Hesiode en comtoit de son tems, iusqu'à trente mille, comme ses Vers le témoignent.

Τεῖς γὰρ μυῖοι εἰσὶν ὅτι χθονὶ πολυθετεῖρη.

Δαίμονες ἀθάνατοι φύλακες μέγαρα ἀνθρώπων.

Et le nombre en augmenteroit de beaucoup, si on adjoûtoit celles qui estoient adorées dans les lieux qui n'estoient point de sa connoissance, & celles que la Superstition a forgées depuis, durant les tenebres du Paganisme : Selon le sentiment du peuple d'alors ; vn grain de bled ne pouvoit monter en épy sans l'assistance de plusieurs Dieux ; Vne femme ne pouvoit concevoir, ny accoucher, sans que plusieurs Diuinitez s'en mélassent, & c'est pour cela que le iour qu'Olimpias accoucha d'Alexandre, qui depuis fut surnommé le Grand ; le Temple de Diane en Ephese, ayant esté bruslé, ils disoient que c'estoit parce que la Deesse

s'en estoit absentée pour aller
seruir de Sage-femme à Olim-
pias, ils donnoient des Dieux
aux passions & aux maladies,
ils en auoient d'autres pour la
protection des crimes, ils auoient
de mauuais Dieux qu'ils nom-
moient *VeJones*. Ils auoient
des Déessees jalouses & coleres;
& ils firent vne Déesse de Flo-
ra, qui auoit esté vne Courtisa-
ne publique ; Les choses les
plus abjectes estoient adorées;
& il n'y auoit pas iusques aux
aulx & aux oignons, qu'ils n'e-
rigeassent en Diuinité. Cha-
que bourgade auoit vn Dieu
particulier: Mesmes les famil-
les en auoient souuent , qui
leur estoient propres.

Les Philosophes qui estoient
instruits par le grand Liure de

la Nature, à rapporter tout à
vn premier Estre, *trés-bon &* Plut. au
traitté
des Ora-
cles qui
ont cef-
fé.
trés-puissant, seul immortel &
eternel, duquel la Nature mes-
me dépend, ne pouuans ac-
quiescer à la superstition des
Peuples; passoient parmy eux,
pour estre sans Religion.

On fit mourir Socrate, parce
qu'il n'adoroit pas les Dieux
des Atheniës. Platon qui auoit
esté instruit en son Escole, ne
reconnoist ^{qu'un seul Dieu} qu'un seul Dieu;
neantmoins il n'osoit dans sa
conuersation aller de droit fil,
contre ce torrent du Peuple,
qui adoroit vne multitude de
Dieux. Il ne se découuroit
qu'à ses confidens, comme ille
fait à Denis, Tyran de Syra-
cuse. Quoy, luy écrit-il, *que*
ie croye que tu te puisses sou-

uenir de la marque que ie t'ay
autrefois donnée pour discerner
les lettres que ie t'enuoye par
importunité, d'avec celles qui
sont serieuses, & suiuant mon
mouuement; neantmoins, à cau-
se de la consequence, ie te prie
d'y prendre garde, & de le re-
marquer attentiuement; parce
que plusieurs me prient de t'é-
crire en leur faueur, que ie ne
puis honnestement refuser, lors
que ie le feray, selon mon propre
sentiment, ie commenceray mes
Lettres, par ce mot DIEV, lors
que ce sera par importunité, le
commencement en sera LES
DIEUX.

Aristote, qui estoit son dif-
ciple, ayant dit que c'est vn dif-
cours, qui nous vient, comme de
succesion & de pere en fils: Que

pour les Medecins. 117

toutes choses ont esté establies de
Dieu, & par Dieu, qu'il est Pe-
re de tout ce qui est au monde, &
qu'il le conserue; Que quoy qu'il
ne soit qu'un, on luy donne pour-
tant diuers noms, selon ses diuer-
ses vertus. Que cette multitude
de Dieux estoit controuuée,
apportant pour le prouuer ce
Vers d'Homere,

Ὅτι ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἰς
κόρανος ἕσσ.

Il n'est pas bon que plusieurs
dominent, il ne faut qu'un seul
Seigneur. Et ayant enfin con-
clu qu'il n'y a qu'une intelli-
gence infinie, & eternelle, qui
est cause de toutes choses, il
en fut si mal voulu des Athe-
niens, que quoy qu'il eust ob-
tenu de grands aduantages,
pour leur Ville, d'Antipater,

Roy de Macedoine; ils ne laisserent pas de l'accuser, comme ayant de mauvais sentimens des Dieux, & le presserent si fort, que pour euter les effets de cette haine publique, & de crainte de receuoir vn pareil traitement à celuy que Socrate auoit receu, il se retira dans l'Isle de Chalcide.

Anjour-
d'huy
Negre-
pont.
En la vie
de Ni-
cias.

Le peuple d'Athenes de ce temps là, cōme Plutarque le témoigne, ne vouloit point qu'on rapportast rien aux causes naturelles, parce que ce sont des puissanccs, qui font leur operation par necessité: Mais ils attribuoient tout aux Dieux, agissans volontairement: & ils haïssoient si fort les Philosophes qui rendoient raison des effets de la Nature, qu'ils ne

les pouuoient supporter ; Et
ceux qui les vouloient de-
tromper de la créance qu'ils ^{Eueme-}
auoient de leurs Dieux , &
leur faire voir que ceux qu'ils
adoroient pour tels , estoient
hommes , qui auoient eu
quelque qualité considerable,
deuenoient l'objet de leur
haine. Il ne faut pas douter,
non plus, que les autres peup-
les d'alors, n'eussent la mes-
me créance, pour la multitude
des Dieux , que ceux d'Athe-
nes.

Le peu de connoissance des
demy.sçauans , aida à entrete-
nir le peuple dans son erreur :
Comme ils ne pouuoient pene-
trer iusques aux causes particu-
lieres des choses , ils s'arre-
stoient à la generale , & à la

premiere de toutes : Nous en auons vn exemple dans Xantus, le Maistre d'Esope : Vn Jardinier luy demande pourquoy c'est que les herbes qui venoient d'elles mesmes, pouffoient avec plus de vigueur, & estoient plus belles, que celles qu'il semoit, & cultiuoit avec grand soin : Cét homme qui n'estoit Philosophe qu'en apparence, luy répond, Que Dieu le vouloit ainsi. Esope s'en mocqua, & ce fut avec raison. Car cette question étant naturelle, elle appartenoit à la jurisdiction de la Philosophie, de laquelle Xantus faisoit profession, il est sans contredit, luy repliqua Esope, que tout ce qui arriue dans le monde, se fait par la volonté de

de Dieu; mais la Philosophie
en doit rendre les raisons pro-
pres & particulieres: & celle
de la demãde proposée, est que
les plantes qui pouffent d'elles-
mesmes, viennent dans vn ter-
roir conuenable, la terre les
produit de ses entrailles, com-
me ses propres enfans: Mais
celles qui viennent par la
culture, le Jardinier les fait le-
uer par force, & elles ne ren-
contrent pas vne mesme dispo-
sition pour leur auancement;
La terre semble ne les faire ger-
mer qu'à regret, comme vne
marâtre nourrit les enfans d'vn
autre liêt: Le peuple reçoit bien
plus facilement la raison de
Xantus, que celle d'Esopé,
veu qu'on la peut appliquer
à toute demande, & que celle-

F

cy ne s'estend qu'à foudre la
difficulté proposée.

Ces demy-sçauans aidoient
pour leur interest particulier, à
faire valoir les sentimens du
peuple contre celuy des doctes;
Et voyans que ceux-cy cher-
choient exactement les vrayes
raisons des choses, ils tâ-
choient de faire passer cette re-
cherche, pour vn attentat con-
tre l'honneur de la Diuinité:
Ce sont eux qui firent que les
Atheniens mirent Anaxagoras
en prison, & qu'ils bannirent
Protagoras, parce que ces
deux Philosophes rapportoient
les causes de l'eclipse de la Lu-
ne, à l'interposition de l'ombre
de la terre, entre elle & le So-
leil, duquel elle est illuminée,
ce qui choquoit leur opinion

pour les Medecins. 123
& leur dessein; Car comme ils
vouloient en faire vn miracle,
ils prenoient pour vn crime de
leze Majesté diuine, d'en al-
leguer vne cause naturelle.

La mauuaise opinion qu'on
auoit de la Religion des Phi-
losophes, s'estendit iusques à
mettre en doute, celle des Me-
decins: Ces grands coups qui
surprennent le peuple, &
dont les Philosophes rendoient
les raisons, & qu'eux au con-
traire attribuoient à vne puis-
sance Diuine, comme les ecli-
psés, les tremblemens de terre,
la production des monstres &
choses semblables, estoient ra-
res: Mais il se rencontroit tous
les iours sujet de parler des ma-
ladies, & de leur guerison. Ils
vouloient que leur indisposi-

F ij

tion vint par vne punition diuine, & que leur guérison se fist par miraele: Tant le peuple est facile à se laisser emporter aux extremitéz. Et voyans que les Medecins rendoient raison de ce qui se passoit dans les maladies, ils les blâmoient de donner trop à leur raisonnement, qui estoit fondé sur des causes naturelles.

Ainsi ce dire **Q**UE LES MEDECINS DONNENT TROP A LA NATURE, ET **Q**'ILS N'ONT POINT DE RELIGION, a sa source, & a commencé dès que la Medecine a esté en exercice: Car puis que les Medecins doiuent estre conduits par leur Art, de la connoissance de la maladie à celle de sa cause, qui leur doit ensuite montrer le remede, ce

procedé a toûjoursesté contre
celuy du peuple, qui attribuoit
les effets naturels, à vne cause
libre & surnaturelle. De sorte
qu'oultre que la haine que le
peuple d'alors portoit aux Phi-
losophes, comprenoit aussi les
Medecins, parce qu'ils com-
mençoient leur estude par la
Philosophie: Il y auoit des cau-
ses particulieres d'auerfion, con-
tre eux au sujet de leur professiõ.

Nous en auons vn exemple
dans les Scythes, du temps
d'Hippocrate: Les plus nobles
& les plus grands d'entr'eux,
estoiẽt impuissans. Apres
qu'ils s'estoiẽt à diuerses fois
approchez de leurs femmes,
sans en pouuoir jouyr, ils di-
soient, selon qu'Hippocrate le
rapporte, que Dieu en estoit la

cause, qu'il les punissoit de ce qu'ils l'auoient offensé ; Et ils s'en abbattoient tellement le courage, qu'accusans leur lâcheté & leur impuissance ; ils prenoient la robe de femme, ne conuersoient qu'avec les femmes, & ne s'estudioient qu'à les représenter dans leurs paroles & dans leurs actions. Les autres Habitans du pais les regardoient avec frayeur & tremblement, & leur portoient de la reuerence, comme à vne chose qui auroit esté marquée de la main de Dieu.

Hippocrate fait vn long discours contre cette erreur: *Il faut reconnoistre, dit-il, que cette indisposition, comme aussi toutes les autres, procede de Dieu, mais cela n'empesche pas qu'elle n'ait sa cause naturelle,*

pour les Medecins. 127
qui est, que les gens de ce pais là
estans molasses, froids, & humi-
des, ne se portent pas à auoir la
compagnie des femmes, & les
plus nobles d'entr'eux allans tou-
jours à cheual, s'en affoiblissent
beaucoup: (Ils ne s'y suppor-
toient pas, & ne se seruoient
point d'estriers comme nous)
ce qui leur cause des defluxions,
& des douleurs aux jointures des
cuisses & des jambes: Pour les
en guerir, on leur ouvre les vei-
nes qui sont proches des oreilles;
& on en tire vne telle abon-
dance de sang, que par foiblesse,
le sommeil les prenoit, qui pro-
cedoit d'vne grande dissipation
d'esprits, & il s'en ensuiuoit,
que par manque de chaleur,
ils ne se pouuoient porter aux
actions necessaires pour la ge-
neration.

F iij

Ainsi il n'y avoit rien qui deust particulièrement estre attribué à Dieu ; veu que si cela eust esté, les pauvres, (selon le raisonnement d'Hippocrate) en eussent esté affligez, qui d'ordinaire ne sont pas si devots envers Dieu, & qui mesme s'en prennent à luy de ce qu'ils ne sont pas si à leur aise. Mais ceux qui estoient du commun peuple, avoient beaucoup d'enfans, parce qu'ils alloient à pied ; & que par l'exercice, & pour n'avoir pas le moyen de prendre tant de nourriture, ils en avoient moins d'humidité superflüe, & plus de chaleur. Ce qui les rendoit plus forts & plus vigoureux.

Il y a apparence que les Medecins qui estoient dans la Scy-

thie, ont eu la mesme opinion qu'Hippocrate témoigne auoir eu de la sterilité des Seigneurs du pais, & qu'on les accusoit de donner trop aux causes naturelles, & mesme de le faire au prejudice de la reuerence deuë à la Diuinité.

Il y a certaines maladies qui prennent si soudainement, & qui sont accompagnées d'accidents si fâcheux & si extraordinaires, que le peuple d'alors ne pouuoit croire qu'elles vinssent d'autres causes que de Dieu; & pour ce sujet ils les appelloient saintes & sacrées, comme l'épilepsie qu'on appelle communément le mal caduc, ou le haut mal.

Hippocrate a fait vn Traicté, où il monstre que la cause

n'en est pas plus diuine , que celle des autres maladies: Qu'il n'y a rien qui y soit plus admirable , que ce qui se voit dans le retour des fievres intermitentes; qu'il n'y a aucune sorte de maladie enuoyée de Dieu; dont on ne puisse rendre vne raison vraye-semblable; quoy qu'en certaine rencontre de tems ou de personne, il y puisse auoir quelque chose de particulier, & de diuin, comme il le montre au prognostic, & dans l'autre lieu que nous auons cy-deuant rapporté.

Hippocrate continuë, & nous dit que l'ignorance & l'orgueil de ceux qui se sont mélez de traitter cette maladie, luy a fait donner vne ori-

gine sur-naturelle; car faisans
semblant d'estre fort deuots,
& de sçauoir plusieurs choses,
& ne pouuans donner de sou-
lagement à ceux qui en étoient
detenus, de peur de decouvrir
leur peu de connoissance; ils
ont dit que l'epilepsie auoit
quelque chose de sacré. En-
suite la traitans par de vains
& inutiles remedes; quand ils
ne reüssissent pas dans la gué-
rison, ils attribuoient aux Dieux
la cause des fâcheux succez,
quoy que leur seule façon d'a-
gir déraisonnable en deust estre
accusée.

Nous recueillons de l'entre-
tien de Democrite & d'Hip-
pocrate, que l'enuie & l'ingra-
titude des hommes, a aidé à
donner cours à cette erreur po-

pulaire; car apres, dit Democrite, que les malades sont guéris de leur indisposition, par l'adresse du Medecin, plustost que de confesser l'obligation qu'ils luy ont, ils aiment mieux dire que ce sont les Dieux qui leur ont miraculeusement rendu la santé, ou bien le hazard qui les a guéris, ou que leur forte constitution a chassé la maladie. La plus part mesme portent de la haine à celuy à qui ils ont de l'obligation de leur santé; & peu s'en faut qu'ils ne se fâchent de ce qu'ils luy en sont redevables: Et le Medecin qui montre par vn fort raisonnement, que la guérison a suiuy les remedes, comme vne suite qui se devoit naturellement faire, passe en leur

esprit pour vn impie. Nous sçavons bien que c'est Dieu qui guerit, & que sans luy, toute l'industrie du Medecin est inutile; Mais Dieu veut que les choses agissent, selon la qualité qu'il leur a donnée, il benit les moyens, mais pour l'ordinaire, il ne donne pas immédiatement la guérison: Cette déraisonnable façon de iuger, fait dire à Hippocrate, qu'on l'a plus souuent blâmé, qu'on ne l'a loué & honoré dans l'employ de sa profession.



it. de. er.

CHAPITRE II.

Suite de cette erreur populaire.

LORS qu'une opinion a pris son cours, elle ne laisse pas de continuer, quoy que le sujet sur lequel elle estoit establee, cesse. Nous n'aurions pour le prouver, qu'à rapporter les diuers Vau-de-ville, qui non seulement ne sont plus veritables; mais dont l'origine est presque inconnue, & neantmoins qui ne laissent pas de durer tousiours. Ainsi on pourroit dire que cette erreur populaire, qui est au desavan-

tage des Medecins , a continué, quoy que la cause n'en soit plus ; Mais nous croyons que les raisons qui ont fait que les Payens se sont écriez contre leurs Medecins, durent encore aujourd'huy. La plus part des personnes qui tombent malades, quoy que ce soit après des excez commis , & qu'ils ayent en eux-mesmes des causes assez apparentes de leur indisposition , s'en prennent à Dieu , & disent qu'il les afflige : Et la mesme ingratitude qui faisoit dénier à Hippocrate labüange qui luy appartenoit, se rencontre aujourd'huy parmy nous.

Il semble mesme que dans l'établissement du Christianisme, il s'y soit rencontré quel-

que nouveau motif qui ait obligé le peuple à parler contre la Medecine. Les hommes s'y voyans soulagez en vn moment , par la seule parole des Apostres , au lieu qu'ayans recours au Medecin, il faloit vn long-temps , & le fâcheux vsage des remedes , blâmoient les Medecins , comme donans trop à leur Art; Et ie tombe d'accord qu'il se faloit pour lors adresser à ceux qui auoient le don des miracles.

Mais comme ces miracles ne deuoient durer que iusqu'à ce que la Religion Chrestienne fust establie, il a falu ensuite retourner à l'vsage ordinaire des remedes; Et pour lors, l'orgueil & l'impatience des hommes , a aidé à entretenir ces

faux prejugez qu'on auoit contre la Medecine. Ceux qui estoient malades, vouloient, & ils se iugeoient dignes que Dieu leur fist quelque grace particuliere, & qu'il déployast sa puissance pour les guérir promptement, & rejettoient comme profane la voye ordinaire qu'il a establie.

On a poussé l'auerfion contre les Philosophes & contre les Medecins, iusques à accuser d'impieté quelques opinions de la Philosophie, quoy que tres vrayes. Saint Augustin & Lactance, ont déclaré heretiques ceux qui disoient qu'il y auoit des Antipodes. Vn sçauant Euesque a perdu son Euesché pour auoir maintenu qu'il y auoit des hommes

au deffous de nous , & qui auoient leurs pieds oppofez aux noftres. La preuue de cette propofition , fe prenoit de la Geographie , qui n'eftoit gueres conuë pour lors , & de l'Aftrologie , qui eft vne science neceffaire pour l'exercice de la Medecine ; Et comme les chofes vont par degrez , il y a de l'apparence qu'auant que ces declaratiõs authentiques, éclataffent contre les Philofophes, on ait semé parmy le peuple quelques fâcheux bruits de la deuotion des Medecins , veu qu'ils eftoient pour la plus part Philofophes & Aftrologues.

On en eft venu fi auant, qu'on a employé le fecours de lamagic, fous couleur de deuo-

tion; & pendant qu'on accuse
les Medecins de donner trop à
la Nature, on se sert pour gué-
rir les maladies, de paroles fa-
cées : On dit bas quelques
prieres, eny employant des si-
gnes qui n'ont pas esté insti-
tuez à ce dessein. On coniure,
(comme ils parlent) les fistules, *μαεσο-*
(ils appellent ainsi vne inflā- *νυχία*
mation qui vient au bout des
doigts) En quelques endroits
de Poictou, il y a des Charpen-
tiers qui se messent de guérir
de pere en fils, vne certaine
inflammation œdemateuse, qui
vient aux iambes, (ils l'appel-
lent le Chaple) en faisant sem-
blant de fendre la iambe avec
vne hache bien aiguifée; & en-
suite marmotans quelques pa-
roles entre les dents. Enfin il

ya peu de maladies, dont on nepretende de venir à bout, par quelque façon de faire superstitieuse.

Ainsi le diable qui est menteur dès le commencement, voulant accuser d'imperfection les ceuvres de Dieu, persuade aux hommes, pour les enlasser qu'il y a des moyens plus courts & plus doux, pour obtenir leur guérison, que ceux que Dieu a establis : C'est de là que sont procedées CES PAROLES MAGIQUES, dont on se sert pour la guérison de certaines maladies, quoy que les paroles n'ayent aucune vertu; puis que toute action se fait par vne substance qui agit par sa qualité ou par sa puissance naturelle.

Il en est de mesme de la gué-
rison que l'on pretend recevoir
par la force de CERTAINES
FIGURES. Il est tres-certain
qu'il y a du rapport entre beau-
coup de substances naturelles;
mais il n'y en a point entre el-
les & les figures artificielles:
Que s'il s'en ensuit quelque
effet, il se feroit tousiours,
quoy qu'il n'y eust point de fi-
gure empreinte. Ainsi, selon
Galen, le Iaspe a vne mesme
vertu pour fortifier l'estomach,
soit qu'il ait la figure du scor-
pion gravée, ou qu'il ne l'ait
pas: Ou il le faut attribuer à
l'imagination de la personne
indisposée, qui fait mouvoir
les esprits. Ce qui se peut aussi
dire, si apres quelques paroles
prononcées, il s'en ensuit quel-

de simpl.
medi-
cam. fa-
cult. lib.
9.c. 26.

que effet ; Où le demon qui reconnoist sa marque, est cause de l'operation qui s'en ensuit. C'est à luy qu'il faut rapporter ce qu'on dit, que lors qu'un homme a sur soy quelque papier ou quelque autre matiere, où il y a vne certaine figure, il ne peut estre blessé par les armes de son ennemy, ce qui estoit assez usité en ces dernieres guerres d'Allemagne ; ceux qui s'en seruoient, disans que par là ils estoient faits fermes & rendus impénétrables. (*Vvie sie sageten, da durch vverden sic fest gemacht*)

Enfin l'imposture est venue à ce comble qu'on pretend de guerir des playes, en traitant vne petite buchette, principalement prise du saule ; où il y

aura du sang qu'on aura pris de
dessus la playe, ou en appli-
quant le remede aux armes de
celuy qui aura esté blessé à l'en-
droit où il y aura du sang de-
coulé de la playe. Ils font vne
composition pour ce sujet,
qu'ils appellent L'ONGVENT
DES ARMES, ou Sympatheti-
que ou Estoilé; Et depuis quel-
ques années en ça, on l'a preté-
du faire avec vne P O V D R E
qu'on appelle aussi D E S Y M-
P A T H I E: Mais pour mon-
strer que ce qui se fait par ce
procedé, n'est pas legitime:
C'est qu'ils veulent que si le
sang qu'on aura essuyé de la
playe, & ensuite desseiché, &
auquel on applique le remede,
vient à s'alterer, le patient en-
dure les mesmes accidens, &

EXCERPTS

que si ce sang s'échauffe, il y
peut suruenir vne inflamma-
tion mortelle: Quelle raison y
peut-il auoir de ces choses?
Ne voyons-nous pas qu'on jete
tous les iours le sang de di-
uerfes personnes dans le feu,
dans l'eau & dans les lieux
immondes, sans qu'ils en
reçoient aucune incommo-
dité: On brusle l'arriere-
fais des femmes, ou on le jete
ailleurs sans inconuenient.
Les parties & les humeurs estans
separées de leur tout, se cor-
rompent, sans que la personne
en souffre.

Van-Helmont dit, pour prou-
uer que la cure qui se fait par
cét onguent, & cette poudre
est dans la force de la Nature:
Que si on iette du feu sur les
excremens

excrements d'une personne, qu'il luy viendra du mal au fondement : Et rapporte l'exemple d'un homme qui ayant eu en Italie le nez coupé, s'en estant fait mettre un, par Talicor, excellent Chyrurgien, qui le luy enta, ayant coupé avec adresse de la chair du bras d'un Porte-faix : il arriva que ce Porte-faix estant deuenu malade, ce nez parut avec une liuidité, & qu'estant mort, il tomba tout à fait.

Au premier ie répons ; Que les nourrices en monstrent la fausseté, qui quand leurs petits se salissent sur le plancher, y mettent des cendres chaudes. Or parce que par la chaleur du feu, il en sort une mauuaise odeur, pour obliger les nour-

G

rices à les couvrir plustost de quelque matiere froide , on leur fait peur de l'incommodité qui en peut venir à leur nourrisson. Ainsi dit-on aux petites enfans , que s'ils transportent du feu, ils pifferont dans le lict, & à ceux qui refusent aux femmes grosses ce qu'elles leur demanderont , qu'il leur viendra vn orgeol, qui est vne petite tumeur, sur la paupiere.

Pour l'histoire qu'il propose, elle ne prouue pas ce qu'ils pretendent ; car comme c'est le sang qui est pris de la personne qui cause l'action qu'ils croyent se faire dans la playe: il eust falu que le Portefaix eust receu l'impression, procedante de ce morceau de chair, qui luy auoit esté osté ; Mais

J'ay toûjours douté de la verité de cette histoire, ou de la cause de cét euenement, si tant est qu'il soit veritable, car la greffe qui emporte bien dauantage de l'arbre dont elle est prise, que ce morceau de chair ne faisoit de son corps, puis que les fruits qui en prouiennent, sont semblables à peu près à ceux de l'arbre, d'où elle a esté coupée; neansmoins ne depend plus de son arbre, puis que s'vnissant au tronc où elle est entée, elle deuiet vne mesme plante avec luy.

Van-Helmont adiouste; Que si vne nourrice fait alier de son lait dans le feu, qu'elle tarira: Comme Ioubertle rapporte. Cette opinion doit estre comptée entre les erreurs po-

pulaires, il l'explique diuersement, entr'autres du feu d'amour, qui destournant le lait des nourrices, aux parties basses, le retire des mammelles; Il se peut aussi entendre des autres passions qui troublent, & qui échauffent de telle sorte, qu'il se fait souuent vn si violent transport des humeurs que les nourrices en tarissent subitemēt

Or pour montrer d'autant plus, la vanité de cēt onguent & de cette poudre; c'est qu'il y en a de diuerses descriptions. La poudre est ou simple ou composée, celle-là se fait de la couperose calcinée au Soleil, aux iours caniculaires; celle-cy y adjouste la gomme tragacant; J'ay leu pour le moins iusqu'à sept descriptions de l'onguent. Il y en a qu'il e

composent avec de la mousse,
qui vient sur le test de ceux
qu'on fait mourir par iustice,
avec de la graisse & du sang
d'homme; mais il y en a aussi
qui le font avec du seul lard
fondu, d'autres avec de la
graisse de pourceau. Il y en a
qui le font en certain temps,
d'autres indifferemment en
tout temps. Ainsi il ne peut
y avoir aucune qualité magne-
tique ou espee spirituelle, qui
découle de cét onguent, ou
de cette poudre, & qui soit
cause de son operation; car
outre qu'elles doivent agir
dans vne certaine distance,
c'est que ces qualitez & ces es-
pees procedent seulement de
choses naturelles, & qu'el-
les ne pourroient venir de

tant de différentes choses.

Mais d'autant que la plus part des maximes de la Médecine sont tirées des œuvres de Galien, qui vivoit dans le deuxième siècle, on en rapporte quelques endroits, pour rendre suspecte la Religion des Médecins, comme s'ils devoient invariablement tenir toutes ses opinions.

*s. diff.
pulf. s. 2.*

Il appelle ceux qui suivoient la doctrine de Moïse, & celle de Christ, opiniastres, & il dit : Qu'ils sont inébranlables dans leur créance. Ce qui, à mon avis, n'est point au désavantage de ces premiers Chrétiens, & luy qui estoit Payen, ne pouvoit moins faire, que de les en blâmer, puis qu'il n'approuvoit pas le Christianisme.

Il met ailleurs que les loix
qui sont dans l'école de Moyse, & de Christ, ne sont appuyées sur aucune démonstration. Il est vray que Moyse en décrivant l'histoire de la création, n'y employe aucun raisonnement : C'est qu'à le bien prendre, ce recit tout seul, est la plus certaine de toutes les démonstrations, les Philosophes n'ayans jamais rien dit, qui nous mene si droit à la premiere cause. Et quant à la doctrine de Christ, il est vray encore, que pour l'establi-
il ne s'est feruy d'aucun instrument de la raison humaine, mais il l'a accompagnée de la démonstration de l'esprit : & si on la considère de près, on y découvrira des merueilles de

sagesse, qui surpassent infiniment toute l'intelligence des hommes.

2. de vfu
part. 14.

Mais ce que Galen dit, parlant de la composition des paupieres; merite d'estre particulierement examiné: Il propose la question; *D'où vient que celuy qui nous a formez, a ordonné aux seuls poils qui sont aux sourcils & aux paupieres, d'observer tousiours une égale grandeur.* Et il dit que *Moyse raisonnant des œuvres de la Nature, vouloit qu'elles suiussent absolument, ce que Dieu leur auoit prescrit.* Il accorde que son opinion est plus probable que celle d'Epicure, & que l'origine de la generation, vient du Createur: Il met ensuite son opinion, Qui est que *Dieu est*

adstraint aux conditions de la matiere, & que ce que la Nature ne peut faire, qu'il ne l'essaye pas non plus. Il attribue bien à Dieu de faire tousiours ce qui est de meilleur, mais il veut que pour y paruenir, il choisisse vne matiere conuenable. Ainsi qu'ayant esté à propos que les poils des paupieres se tinssent droits, & qu'ils fussent tousiours de pareille grandeur, & en nombre égal, Dieu les a fichez dans vn Corps cartilagineux, comme dans le ferme: Ce qui ne fut pas arriué, s'il les eust plantez dans vne substance molle & charneuse, non plus qu'on ne scauroit bastir vne muraille, ou faire vn rempart de durée dans vn marais coulant.

3. de vfu
parr. c.
10.

Il faut aduoüer que ce discours de Galen obscurcit de beaucoup les belles choses qu'il auoit dites en l'honneur de Dieu, par la consideration de ses ouurages : Comme par exemple : *Que la vraye pieté ne consiste pas dans le sacrifice de plusieurs taureaux, ny dans le parfun de plusieurs drogues aromatiques. Mais à publier en saintes chansons les loüanges de Dieu, & non seulement à sçauoir, mais à enseigner aux autres, quelle est sa puissance, sa sagesse & sa bonté, ce qui approche de ce que dit l'Escriture Sainte lors qu'elle parle des sacrifices d'actions de graces & des bouueaux de nos levres : Mais au reste, ce que Galen dit contre Moÿse, ne nous interesse point,*

nous qui connoissons la verité de l'Escriture Sainte, outre que Galen contredit en cela, à ce que luy. mesme a dit ailleurs, & qu'il contrarie à la droite raison.

Son erreur vient de ce que, quoy qu'il eust connu Dieu par ses ouurages, comme nous l'a- uons monstré; neantmoins il n'a pas esté iusqu'à connoistre la creation sans vne matiere pre. xistente. Aussi l'Apostre qui auoit dit, que les choses visibles de Dieu, donnent à connoistre sa puissance & sa Diuinité, assure que *c'est par la foy, que nous entendons que* ^{Ebr. 11.} *les siècles ont esté ordonnez par la parole de Dieu; Et parmy les Payens, on n'a pas esté plus loin que Galen. Quand donc ils*

G vj

parloient d'une creation, quelques-uns supposoient une matiere; d'autres des atomes eternels, de diuerse figure, & de diuerse vertu. Ainsi Galen a parlé de la puissance de Dieu, comme un Payen en l'assujettissant à une matiere determinée, pour les ouvrages.

Mais Dieu estant Tout-puissant, la matiere obeit, & se rend telle qu'il veut, qu'elle soit; & puis que la Nature est l'effet de son ordonnance, sa puissance n'en peut estre reserrée. C'est cette ordonnance qui a donné à certaines parties, aux jouës, par exemple, plustost qu'au front, aux yeux plustost qu'aux nez, la force de faire le poil, & de le faire tel qu'il est necessaire pour leur

usage, & pour leur ornement.
Il n'y a point de raison de croire qu'ils soient seulement engendrez d'une suye, que la chaleur pousse au dehors, il y faut de plus une faculté qui donne la forme à cette exhalation; tout ainsi qu'il y a une telle faculté aux oiseaux pour la production de leurs plumes. Et puis que Galen confesse que l'œuvre de nostre generation, se fait avec une adresse admirable, & qu'elle ne se peut faire sans un ouvrier tres-sage & tres-puissant: comment maintenant revoque-t-il en doute sa puissance? Cette vertu qui est dans la semence des choses: c'est instinct qui leur a esté donné dès la création, fait tout ce qu'il faut pour la perfection de son sujet, & comme il le faut faire. Galen

luy-mesme nous enseigne que
 la Nature, sans l'auoir appris de
 dehors , fait les choses tres-
 conuenablement , *αυτὴ ἐξ αὐ-
 τῆς ἀδιδάκτως ποιεῖται ἀπαντα
 τὰ δεόντα.*

Ce que nous voyons tous les
 iours , montre que d'une mes-
 me matiere , se font differentes
 parties : parce que la force qui
 est dans la semence , fait d'v-
 ne matiere homogene, des par-
 ties qui different en tempera-
 ment, & en consistance; Car,
 par exemple , ce n'est que de
 la moëlle, qui est dans le pe-
 pin d'une pomme, où il ne pa-
 roist rien qui ne soit vniforme,
 que se fait le pommier, parce
 que la vigueur qui y reside,
 donne à chaque parcelle de la
 semence , le caractere qui est

necessaire , pour les parties
qu'elle en fait.

Ne voyons-nous pas dans nos
jardins , que d'une mesme ter-
re , arrosée d'une mesme
eau , l'absinthe en fait un suc
échauffant , & amer ; l'oseille
vnaigues & rafraichissant , le
pauot un huileux , & qui nous
assoupit. Je sçay bien qu'on a
accoustumé de dire , que cha-
que plante attire de la terre,
ce qui luy est convenable ;
mais cette diversité de suc n'y
est point tousiours , chaque
plante a la force de donner à
celuy qu'elle en attire , le ca-
ractere qui luy est propre.

Vn Auteur de ce tems ,
montre que *le poussin , qui est*
dans l'œuf , qui a beaucoup de
differentes parties , est fait d'u-

Herucus
de gener-
animal.

ne matiere fort claire & homogene.

Dieu donc ne choisit pas la matiere, pour faire ce que bon luy semble; il tire les choses du neant, quand il luy plaist, & lors qu'il se sert de matiere, il la fait estre ce qu'il faut qu'elle soit. Et quand Moyse dit que Dieu fit sourdre les animaux de la terre, il parle de la Creation, qui est cette premiere generation, avant que la Nature fust estable, (comme nous en auons parlé) Et mesme aujourd'huy Dieu le pourroit encore faire ainsi; S'il ne le fait pas, c'est par ce qu'il a ordonné le moyen, par lequel il veut que les individus se perpetuent. Et c'est tres-mal raisonner, de dire, Dieu a

fait la chose de cette matiere, parce qu'elle ne se pouuoit faire d'une autre. C'est vne presumption temeraire, de iuger de la puissance de Dieu, par ce que nous voyons: Il faut dire, Dieu a fait la chose, de ce qu'il a voulu; & il l'a faite telle qu'elle est, parce qu'elle ne pouuoit estre mieux.

Parrant les poils des sourcils & des paupieres, ont eu cet ordre si bien compasse, ce nombre & cette grandeur determinee de la Souueraine Cause, qui les a faits, & qui considerera la chose de pres, trouuerra que la fermeté du cartilage, & la secheresse du lieu où ils sont, seroient bien cause que ces poils ne seroient pas si grands qu'ailleurs, mais qu'elles n'em-

pescheroient point qu'ils ne pussent croistre, & ne feroient point qu'ils n'eussent leur iuste grandeur, comme l'ont particulièrement ceux des paupieres dès le ventre de la mere. C'est la fin qui determine toutes les causes, & qui les fait agir; Et l'ordonnance du Createur qui l'a ainsi prescrit; Ainsi les trois petits osselets qui forment la seconde cavitè du dedans de l'oreille, ont leur grandeur & leur fermeté, dès la naissance, & ne croissent point, parce que l'ouye est autant necessaire aux enfans, qu'à ceux d'un âge plus avancé; Et c'est pourquoy l'organe qui y sert, a eu d'abord sa perfection: Ce qui est vne marque evidente que la force qui est

dans la semence, suit l'impression du commandement qui luy a esté fait par le Createur, & ne va point au delà.

Et ce que Galen remarque dans les poils des yeux, il se peut dire en quelque façon de tous les autres, comme Fernel le remarque, car quoy qu'ils croissent par vne matiere mise à leur racine, & qu'il y en aille tousiours, puis qu'apres auoit esté coupez, ils poussent de nouveau, ils ont neantmoins leurs bornes, & vne grandeur déterminée. Et nous n'en scaurions (dit-il) rendre de raison, & deuous en cela admirer la prouidence de Dieu & de la Nature. *Quod autem cum ad iustam magnitudinem peruenerunt, non ultra promitti,*

164 *Apologie*
trabique possunt, tametsi mate-
ria ad radicem suppetit, unum
ex his est, in quibus non aliud,
quàm mirari liceat Dei & Na-
turae prouidentiam. C'est ainsi
que Galen deuoit raisonner,
lors qu'il parloit des poils des
paupieres.

C O N C L U S I O N
de ce Traité.

IL est assez clair, par ce qui
a esté deduit, que la premie-
re cause, pour laquelle on a
accusé les Philosophes & les
Medecins d'estre Athées, &
pourquoy on a dit qu'ils n'a-
uoient point de Religion, leur
est glorieuse, puis que c'est,
parce qu'ils refusoient de re-

connoistre cette pluralité de Dieux qu'on adoroit parmy les Payens. Et comme la cause du supplice le rend ignominieux, & qu'il ne l'est point en foy; que la mort de Socrate, & l'exil volontaire d'Aristote, n'ostent rien de leur reputation, puis que l'un & l'autre l'ont souffert, pour avoir résisté au mensonge: Ainsi ces injustes accusations, qu'on fait contre les Medecins, ne sont pas capables de donner la moindre atteinte à leur gloire, puis que tout estant bien examiné, il n'y paroist aucune vray-semblance.

On fait des iugemens, selon la passion qu'on a; Tout vicieux croit qu'il y a du defaut, ou de l'excez dans la me-

diocrité, le temeraire, appelle poltron, celuy qui a vne vail-
lance, que le iugement mode-
re, l'auare appelle prodigue
celuy qui ménage sagement
son bien: De mesme, du temps
du Paganisme, on appelloit
Athées, ceux qui ne pouuoient
approuuer cette Armée de
Dieux ridicules. Les Medecins
ayans la lumiere qu'ils
pouuoient auoir par la con-
noissance des choses naturel-
les, selon les tems, & selon
les lieux, auxquels ils viuoient,
n'estoient ny superstitieux, ny
Athées; mais éuitans ces deux
écueils, ils rendoient à la Diui-
nité vn culte religieux, & de-
feroient à la Nature, ce qui luy
appartenoit, en luy attribuant
les effets qui dépendoient d'elle.

Il n'y a pas plus de iustice, dans l'accusation qu'on a fait contre les Medecins, depuis l'establissement du Christianisme; Car comme il ne faut pas seulement rendre à Dieu, ce qui est à Dieu; mais qu'il faut aussi rendre à Cesar, ce qui est à Cesar; Il faut de mesme rapporter aux causes naturelles, ce qui veritablement en dépend; Et au miracle ce qui ne peut estre rapporté aux causes naturelles, Dieu ne veut point que l'on mente en sa faueur: Et il ne luy faut point attribuer d'estre la cause prochaine de certains effets, dont il n'est que la premiere. Et ne soyons pas non plus si foibles, que d'attribuer aux Anges, ou aux demōs, ce qui ne dépend que de la

Job. c. 13.

Nature, & quelquefois de l'artifice : On louë Monsieur Miron Euesque d'Angers, & Monsieur Marefcot, Medecin celebre de la Faculté de Paris, pour auoir decouuert la feinte possession de Marthe Brosfier: On vouloit à toute force, que les mouuemens qu'elle faisoit, fussent surnaturels, quoy qu'il n'y eust presque rien que d'estudié, & de contrefait. Il fallut que la Cour de Parlement, en donnast vn Arrest, pour en detromper plusieurs. Aussi ne deuous nous pas iuger ces façons de guérir les maladies legitimes, qui sont ou ridicules, ou bien où il y a quelque chose de magie.

Thuanus
hist. l.
133.

Enfin si l'on examine bien ce que nous auons dit, nous esperons

esperons qu'on reconnoistra que les Medecins, comme Philosophes naturels, prouuent la Diuinité, & partant, comme tels, qu'ils doiuent auoir plus de Religion, que le reste des hommes, veu que comme ils demontrent qu'il y a vn Dieu, c'est sans contredit qu'ils sçauent, qu'il luy faut rendre vn culte Religieux.

On trouuera que ce qu'ils deferent à la Nature, ne se fait point au prejudice de son Auteur: puis qu'ils enseignent que les choses naturelles n'agissent que par les qualitez qu'il leur a données; Que Dieu neantmoins est vn treslibre Agent; Qu'il agit quelquesfois sans les Causes Naturelles; Qu'ils'en rencontre de

H

Diuines dans les maladies, & qui nous sont inconnuës ; Et que les Medecins ſçauent par experience, Que quelquefois les remedes agiſſent au delà de leur force, & quelquefois au deſſous. Et qu'afin qu'ils reüiſſent dans le traitement des malades, ils ont beſoin de l'influence ſecrete de la benediction de Dieu.

Et à dire la choſe comme elle eſt, il y a de l'injuſtice, de croire que le Chriſtianisme n'inspire point de ſentiment pour la veneration de la Diuinité, aux Medecins de ce temps, & qu'ils ayent moins de Religion que les Medecins Payens, comme nous auons cy-deuant rapporté d'Hippocrate qu'ils en auoient : Ou

qu'ils recourent moins à l'assistance de Dieu, que ne faisoient les Medecins Juifs ou Mahometans, comme nous l'auons fait voir. Aussi esperons nous qu'en considerant ce que nous auons deduit, on confessera qu'il n'y a point eu de Medecin, & qu'il n'y en a point encore, principalement parmy les Chrestiens, qui ne croient avec l'Ecclesiastique, que lors qu'on est malade, il faut premierement prier Dieu, & puis ensuite donner lieu à la Medecine.

ET ainsi nous sommes venus à bout de la deffense que nous auons entreprise pour les Medecins: Et nous n'aurions plus rien à y adjou-

H ij

ter, si le mesme Auteur qui a donné dans sa Morale cette atteinte injurieuse à la Religion des Medecins, n'auoit encore dans le mesme lieu, adjousté diuerses choses, qui choquent l'honneur de leur profession:

A la verité, il fait d'abord justice aux Medecins des siècles passez; mais ce n'est que pour mettre plus bas ceux d'aujourd'huy, par la comparaison odieuse, qu'il fait des vns avec les autres, afin que

— — — — — *Atrum.*

Desinat in piscem, mulier formosa superne.

Il rapporte donc d'Hippocrate, comme le Medecin ne doit pas seulement estre sçauant & expérimenté en sa profession; mais aussi sage & veritable

Philosophe : Et que possédant ces conditions, il se rend si auguste, & si venerable entre le reste des hommes, qu'on le peut dire estre égal à Dieu, qu'il est déliuré des vaines terreurs, que sentent les ames foibles & superstitieuses, pour n'estre pas assez bien instruites de la nature des Dieux.

Mais il adjouste ensuite, Qu'à considerer la medecine, comme elle se pratique d'ordinaire, & à en faire comparaison avec cette image qu'Hippocrate forme en ces beaux passages de la vertu & de la constitution de ceux qui la doivent exercer, il y a peut-estre quelque sujet de s'estonner, qu'il les represente sous vne si belle & magnifique idée. Car quelle pro-

portion y a-t-il entre cette description d'un homme, en qui se trouvent toutes ces hautes & eminentes qualitez, & celuy que vous voyez entrer dans la boutique d'un Apotiquaire, & y grifonner, &c. Il les accule ensuite d'estre ambitieux, opiniastres, auares, de se faire payer aux riches de leur travail, & de leurs remedes, qu'ils ont employé pour les pauvres. Qu'aucuns d'eux disent, Qu'il y a des remedes pour des Seigneurs, & d'aures qui sont bons pour des Artisans. Que selon l'avis d'un de leur profession (on le rapporte à Monsieur de Mayerne Medecin des deux derniers Roys d'Angleterre) outre les parties ordinaires de la Medecine, il y a

la φαρμακία. Il met ensuite l'e-
loge d'un Medecin de sa con-
noissance, decedé il y a plus
de vingt ans.

Je ne pretens pas d'exemter
les Medecins des defauts com-
muns à toute la nature hu-
maine, comme est *la convoiti-^{1. Ioan.}*
se des yeux, & l'orgueil de la^{c. 2.}
vie. Il peut y auoir des Mede-
cins Opiniastres, Auares, Am-
bitieux & Farfantes. Mais
font-ce des vices particuliers
à cette profession? Ne se ren-
contrent-ils point dans les au-
tres? N'y a-t-il pas eu des mar-
chands iusques dans le tem-
ple? N'y a-t-il pas des farfan-
tes & des fourbes par tout, &
en tout temps, & de toute
profession? L'ambition n'a-
t-elle pas fait ses desordres,

H iij

iufques dans l'Eglife mefme?
 Et ceux qui du temps de l'A-
 poftre S. Paul, *maquignonoient*
 la parole de Dieu, n'eftoient-
 ils pas farfantes ? Ceux qui la
 prêchoient par enuie & par son-
 tention, n'eftoient-ils pas am-
 bitieux & opiniaftres ? Le mef-
 me Apoftre ne deffend-il pas
 aux Euefques & aux Prestres,
 d'efre conuoiteux de gain def-
 honnefte, pour monftrer que
 nous auons befoin de reuenü
 pour nous garder d'efre A-
 uares.

2. ad Cor.
 c. 2.

ad Phi-
 lip. c. 1.

Ad Ti-
 moth. &
 ad Ti-
 rum.

Mais ie ne puis paffer fous
 fïlence, ce qu'il dit de la ma-
 niere, dont on pratique au-
 jourd'huy la Medecine ; Parce
 que cela ne regarde pas tant
 les perfonnes, que la profes-
 fion mefme. Il dit donc d'un

air moins serieux , qu'il ne faudroit , *Qu'un Medecin entre dans la boutique d'un Apotiquaire y griffonne l'Ordonnance d'une saignée , ou d'un laement, en caracteres hyeroglyphiques ; qu'il n'y a que l'Apotiquaire qui l'entende , & prend un demy-teston d'un pauvre Paisan.*

Mais quel inconuenient trouue-t-il en ce langage de la Medecine ? Il est Latin ; mais il s'adresse à des gens qui l'entendent. Que si on se sert de mots propres & particuliers, qu'y peut-on trouuer à redire ? Cela ne se fait-il pas en toute profession ? Les Artisans ont leurs termes ; & à moins que vocabula artis. de les auoir appris, on ne les entend point. Le Palais & la

H y

Jurisprudence de l'Escole, ont les leurs, aussi bien que leur abbreuiation, & leurs marques: Pourquoy les Medecins n'auront-ils pas le mesme priuilege pour signifier le poids, la mesure, & le nombre de ce qu'ils prescriuent?

C'est avec aussi peu de iustice, qu'il reproche aux medecins la reconnoissance qu'ils prennent des gens de basse condition, qui les employent: Qu'y a-t-il en cela, qui repugne à la qualité d'un habile medecin, quoy que Philosophe? Et pour suiure la comparaison d'Hippocrate, les offrandes qu'on faisoit aux Dieux, ne leur estoient-elles point agreables, si elles n'estoient de grand prix? Leur

faloit-il tousiours offrir des hecatombes ? Il faut veritablement faire des actions de charité, l'humanité seule nous enseigne que nous deuõs compatir à la misere de nos semblables, & l'adoucir, lors que l'occasion s'en presente ; Mais ie maintiens qu'il n'y a point de gens de quelque profession que ce soit, qui le fassent plus que les medecins. Ce qui n'empesche pourtant point qu'ils ne doiuent receuoir les marques de gratitude qu'on leur offre, quand ce ne seroit que pour la consideration du malade, qui croira par ce moyen que le medecin n'aura rien negligé, puis qu'il ne dédaigne pas ce qu'il luy presente, quoy que de peu de valeur. C'est

H vj

le sentiment d'Hippocrate ,
 ἐν ταῖς *qui veut mesme que le Medec-*
 παρὰ *cin commence le traitement d'*
 γελίας *ne maladie , en pactisant pour*
son salaire , afin que le malade
croye qu'il ne l'abandonnera
point. Il veut qu'on observe
inniolablement ce precepte , si
ce n'est dans les rencontres , où
l'occasion d'agir s'écouleroit. On
n'agit pas aujourd'huy de la
forte, on y procede plus ciuile-
ment. Mais quoy qu'il en soit,
il paroist par là qu'on ne fait
rien qui repugne à la bien-
seance qu'Hippocrate deman-
de dans le Medecin, lors qu'on
reçoit des reconnoissances des
personnes de basse condition.
Il ne faut pas se représenter seu-
lement Hippocrate, lors qu'il
préservoit des regions toutes

entieres d'un air pestilent; Ou lorsque pour gratifier ceux de sa nation, il refusoit les offres du grand Roy de Perse, qui l'enuoyoit querir, ny mesme lors que ceux de la Ville d'Abdere le prioient par leurs Deputez de venir traitter Democrite; Mais il le faut aussi considerer lors qu'il traittoit des Forgerons, des Couroyeurs, des Jardiniers, des Seruantes, & d'autres personnes semblables, comme estoient la pluspart de ceux dont il décrit les maux dans les Liures des maladies populaires: Et sans doute, qu'il agissoit avec eux, comme il nous a enseigné de le faire.

Au reste, il n'y a point de medecin, ny d'Apotiquaire,

qui demande à vne personne riche qu'il le satisfasse de ce qu'il aura employé pour son voisin, qui sera pauvre: Cette pensée est trop éloignée de la raison, Que si l'on dit que les riches satisfont pour les pauvres: c'est dans le mesme sens que l'on pretend que le fort porte le foible. Ces façons de parler ordinaires, ne se pressent pas; & on les estend à toute profession, où la satisfaction n'est pas limitée; mais où elle se fait avec honneur, & selon la qualité des personnes. Ainsi quoy que les pauvres ne puissent reconnoistre ce qu'on fait pour eux, la gratitude honorable des personnes de condition, qui va beaucoup au delà de l'ordinaire, supplée à ce defaut.

Je ne suis pas de cet avis, qu'il y ait des remedes pour les Nobles, & d'autres pour les Artisans, leurs maladies estans supposées semblables, insinuant qu'il faut faire la mesme chose. Et il est vray qu'on estime souuent sans sujet, quelques remedes de grand prix; & qu'il ya des preparations laborieuses, qui ne sont pas seulement inutiles: mais qui sont mesme prejudiciables, s'il y a de la difference, dans le traitement d'un Prince, & d'un Artisan; ce n'est pas à cause de sa noblesse, ou de ses biens; mais parce qu'il peut estre d'une autre complexion. Cela n'empesche pas que les Medecins fassent également leur deuoir, enuers le riche & enuers le

pauvre ; ils ne puissent n'en avoir pas vn mesme succez ; parce qu'il faut plusieurs choses pour le traitement des maladies , qui ne dependent pas d'eux , le logement commode , le regime de viure , & choses semblables.

Au reste , après auoir bien dit du mal des Medecins , il destruit en particulier ce qu'il auoit estably en general , loüant Monsieur Duncan , Docteur en Medecine , qui par son propre témoignage , n'auoit point les defauts qu'il veut estre atachez à la profession de la Medecine. mais ie dis que c'estoit la connoissance des choses appartenantes à la Medecine , qui luy auoit donné la science , & l'inclination à la pieté , qu'il luy attribue ; &

qu'elle le fait en tous les autres Medecins, s'ils n'ont quelque defaut personnel qui les en empesche. Ainsi s'il y en a qui ayent les mauuaises qualitez qu'il leur attribué, ce doit estre vne exception. Mais la regle generale doit tousiours demeurer en son entier. Que les Medecins, comme Medecins, connoissent Dieu par dessus les autres hommes, qu'ils le doiuent reuerer plus particuliere-ment; & estre honnestes & moderez en toute leur conuersation. Il auoüeroit cette verité, s'il auoit connu plusieurs des medecins de la Faculté de Paris.

Je ne puis que ie ne rende cette marque de gratitude, à la memoire de messieurs Seguin, Charles & Rio-

lan , qui estoient mes Precepteurs , il ya trente-huict ans. Ils possedoient en vn degré eminent , ces belles qualitez conuenables à vn medecin. Ils entendoient & sçauoient Hippocrate , & Aristote dans toute leur estenduë. Et ils estoient directement contraires , à ce qu'on appelle estre Charlatan. Ils ne disoient point les maladies estre plus dangereuses , qu'ils ne les croyoient , pour donner de l'éclat à leur guérison ; mais ils faisoient valoir chaque chose selon son iuste prix , la charité auoit les mesmes motifs , pour les faire agir , que l'interest. Ils detestoient ceux qui dans le traitement des maladies , auoient autre but que leur sou-

agement : qui faisoient des ordonnances , plustost pour l'Apotiquaire , que pour le malade , qui auoient des complaisances basses , pour se procurer de l'employ. Enfin ils soumettoient avec douceur leur auis à la raison. Je les ay ouïs ainsi enseigner , & ils ont agy de la sorte.

F I N.



FAUTES D'IMPRESSION
les plus remarquables.

PAge 7. ligne 4. *lisez* ce torrent,
pag. 46. l. 8. Après comme,
adjoustez en, p. 52. l. 6. effacez en,
p. 53. l. 9. au lieu de font, *lisez* peu-
uent: dans la l. suiuate, au lieu de
ces, *lisez* ce, p. 58. l. 21. *lisez* le,
p. 65. l. 20. après par, adjoustez le,
p. 71. l. 11. après sagesse, ajoûtez &,
p. 74. l. 6. *lisez* sert, p. 85. l. 12. *lisez*
Nature, p. 91. au commencement
de la marge, mettez 7ⁱ. ad, p. 94.
en marge, *lisez* Hurnij & Variis
Fořsij, p. 97. l. 20. *lisez* pratiquent,
p. 100. l. 16. effacez en, p. 103. l.
10. *lisez* croyent, p. 115. l. 13. Après
reconnoist, ajoûtez dans toutes les
œuvres, l. 19. après il, ajoûtez le,
p. 135. l. 17. après la, *lisez* louan-
ge, p. 145. l. 7. *lisez* Talicot, p.
161. l. 13. *lisez* compallé.



EXTRACT
du Privilège du Roy.

LE Roy par ses Lettres Patentes données à Paris le vingt-cinquième iour d'Avril 1663 Signées, Par le Roy en son Conseil, MASCLARY: Et scellées du grand Sceau de cire jaune, à permis à CHARLES LVSSAVLD, Conseiller & Medecin ordinaire de sa Majesté, de faire imprimer, vendre & debiter deux Liures & Traitez, l'un en François, intitulé, *Apologie pour les Medecins*, & l'autre en Latin intitulé *Exercitationes Miscellane.e, Phi-*

phica & Medica, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps & espace de dix-sept années; & deffences sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, autre que celuy qu'il aura choisi, de contre-faire, ny faire contre-faire lesdits Liures, à peine de douze cens liures d'amende, confiscation des Exemplaires contre-faits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres.

Le Sieur L V S S A V I D a cédé son droict de Priuilege, pour l'impression de l'Apologie pour les medecins seulement, à
D A M I E N F O V C A V L T,

de
a,
de
cet
urs
uy
re-
ef-
ze
if-
n-
s,
fi
u

Imprimeur & Libraire ordinaire
du Roy, & de la Maison de
Ville, pour en jouir pendant
le temps porté par iceluy,
suiuant les conuentions faites
entr'eux.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Acheué d'imprimer pour la pre-
miere fois, le 23. Iuillet 1663.



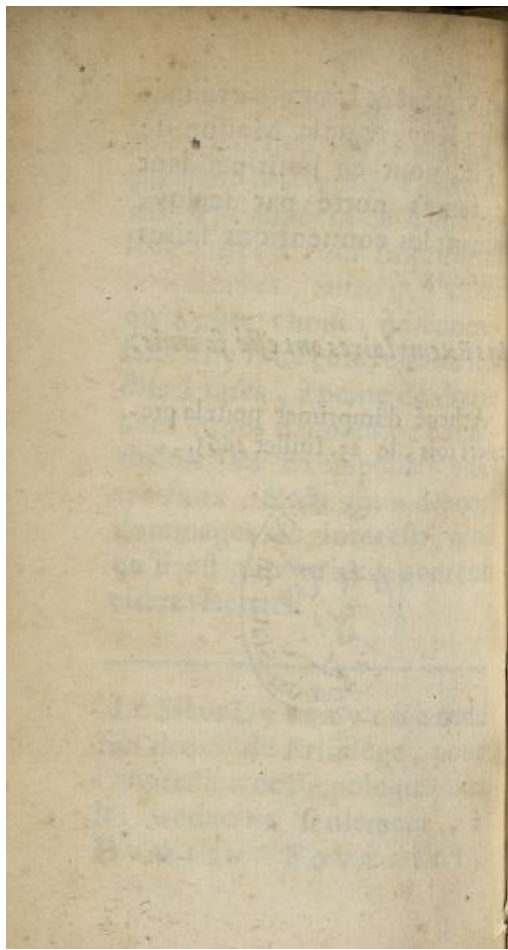


Table des chapitres.

1^{re} Partie.

- chap.
I. Que Les Medecins ont connu par les choses Nat^{les} qu'il y a un Dieu, Et qu'il en est l'Aut^r. page 14
- II. Que les Medecins ont connu que Dieu est la p^{re} cause de la generation des choses Vivantes; Et ce que c'est que la Nature. 28
- III. Que les Medecins en considerant la compo^sion, Et l'economie de n^{re} corps, ont connu la Puissance, la Bonte, Et la sagesse de Dieu. 64
- IV. Que les Medecins ont reconnu par les Maladies, Et par leur guaris^se, que Dieu y agit. 77.

2^e Partie.

- I. De L'Origine de cette erreur populaire que les Medecins deff^erent trop à la Nature et qu'ils n'ont point de Religion. III
- II. Suite de cette erreur populaire. 134
- III. Conclusion de ce Traite. / . 164.

S S S



